

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Histoire des Devises.

Au temps de la chevalerie, chaque nation, chaque grand fief, chaque puissante famille se reconnaissait dans le tumulte des combats par une clameur particulière appelée *Cri d'armes*. Les aînés de la maison de France criaient : *Montjoie, Saint-Denis!* les Montmorency : *Dieu aide au premier baron chrétien* (1)! les Chaulvigny : *Chevaliers pleuvent!* les sires de Culant : *Notre-Dame au poigne d'or!* etc. Bientôt quelques familles joignirent à leurs armoiries ce signe de ralliement; on le traça sur un rouleau, tout autour du blason; on l'arbora en cimier, ou bien on le plaça aux côtés et au-dessous de l'écu. Souvent aussi on y joignit un *corps*, c'est-à-dire une figure, une image, dont la légende fut l'âme.

(1) Ils prétendaient que l'auteur de leur race avait reçu le baptême immédiatement après Clovis.

Telle est l'origine de la devise qui se répandit, se perfectionna rapidement et brilla au milieu de toutes les fêtes de la chevalerie.

Parfois elle était l'explication de l'emblème armorial, ou bien elle traduisait un nom, ou bien encore elle exprimait une pensée par un ébus, par une allusion plus ou moins délicate. Un de Vergy, qui possédait les terres de Valu, Vaux et Vaudray, prenait pour devise : *J'ai Valu, Vaux et Vaudrai*. Les Quélen, dont le nom bas-breton signifie *houx*, adoptèrent ces mots de la vieille langue armoricaine : *Enper emser quelen* (le houx est toujours vert).

Marguerite de Provence, la vertueuse compagne de saint Louis, avait pour emblème une reine Marguerite et ces mots : *Reine de la terre, servante de la reine du ciel*. La remuante et guerrière famille des Guises arborait des A dans des O, ce qui se traduisait par : *Chacun A son tour* (chaque A son O). Ce chiffre parlant passa depuis en proverbe; on disait communément : « C'est la devise de monsieur de Guise : *Chacun à son tour*. » Et l'on sait que sans l'assassinat dont Henri III s'est souillé aux états de Blois, ces princes ambitieux montaient peut-être à leur tour sur le trône de France.

Beaucoup de devises affichaient un orgueilleux défi, une franche et brusque

déclaration d'hostilités au premier venu. C'étaient comme des menaces hautaines que justifiaient l'héroïsme et l'audace. Dans un carrousel un jeune seigneur aussi ambitieux que brave, avait pour devise une fusée en l'air avec ces mots : *Je veux bien durer peu, pourvu que je m'élève.*

Dès le douzième siècle, les sires de Créqui portaient sur leur écu un buisson épineux, et au-dessous : *Que nul ne s'y frotte!* Les princes d'Orange-Nassau parvenus, à force de persévérance, à s'asseoir sur les trônes de Hollande et d'Angleterre, avaient pris la devise : *Je maintiendrai;* et ils la conservent encore de nos jours, bien que des événements récents en aient un peu compromis l'exactitude, car le roi des Pays-Bas n'a pas su *maintenir* la Belgique. Voici une devise non moins orgueilleuse :

Je ne suis roy, ne duc, prince, ne comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

C'est celle que transmet à ses descendants le célèbre Enguerrand III de Coucy, un des plus puissants barons de Philippe-Auguste, de Louis VIII et de saint Louis.

La devise des Bourbons semblait offrir un augure de leur haute fortune; c'était un mot au-dessus d'une épée : *Penetrabit* (elle entrera).

Il y en a peu qui se prêtent à des applications plus belles et plus variées que celle de cette maison de Bourgogne, montée si haut et si tôt tombée : *J'ai hâte!* ou *Moult me tarde!* Jean, un des ducs, l'avait adoptée, dit-on, dans un moment de dépit contre le mauvais temps qui retenait captive dans le port, sa flotte prête à appareiller pour opérer une descente en Angleterre.

C'est aussi un choix fort heureux que celui de la reine Blanche de Castille, mère de Louis IX; une fleur de lys naturelle, appliquée sur un champ semé de lys héraldiques et accompagnée de ces mots

de la Sainte Écriture : *Un lys entre les lys.* J'aime encore le vague de la légende des seigneurs de Brimeu : *Quand sera-ce?* et l'excitation chevaleresque du : *Vas outre!* de Villiers, de l'île d'Adam, le célèbre grand-maître de Malte.

Mais je ne connais guère de devise plus triste et plus indigne d'un homme de cœur que celle-ci : *A l'impossible nul n'est tenu.* On la trouve inscrite au-dessus d'un chameau succombant sous le faix. Elle appartenait à l'infâme Jean de Ligny, qui, séduit par l'or anglais, acheta Jeanne d'Arc prisonnière, pour la livrer à ses ennemis. Ne dirait-on pas qu'en faisant peindre cette devise sur ses armes, il avait senti sa misère?

Tous les écussons n'offraient pas de belliqueuses sentences. Maintes fois le galant chevalier recevait sa devise des mains de la dame de ses pensées. Ainsi un doux souvenir se rattachait sans doute à l'inscription armoriale des la Tremouille : *Ne m'oubliez!* et à celle des comtes d'Estaing, qui, au quatorzième siècle, portaient au-dessous d'une touffe de lys et de roses : *Tots por elx, tots por elles!* (tout pour eux, tout pour elles).

Lors de l'arrivée à Paris de Marie Leckzinska, femme de Louis XV, un comte d'Estaing ressuscita cette vieille exergue de ses ancêtres. La galanterie fut trouvée charmante, et la reine ne put se douter qu'elle n'en avait pas l'étenne.

Louis XI n'étant encore que dauphin, parut au siège de Compiègne avec un étendard sur lequel on voyait un cygne entre un K et une L. Ce rébus faisait allusion à une jeune et jolie damoiselle qui captivait alors le cœur du prince et qui avait nom Gérarde Cassinelle (K cygne L).

Un grand nombre de devises doivent leur existence à quelque événement historique. Pendant les guerres sanglantes des Armagnacs et des Bourguignons, sous Charles VI, le duc d'Orléans, envieux de la puissance de Jean Sans-peur et impa-

tient de le renverser, avait mis dans ses armes un bâton noueux et au-dessous : *Je l'envie*. De son côté le duc de Bourgogne s'empessa d'adopter pour emblème un rabot avec ces mots : *Je le tiens*. Plus tard, quand le rabot se fut débarrassé du bâton noueux, quand le duc de Bourgogne eut fait assassiner son rival, la malheureuse Valentine de Milan, veuve de la victime, prit pour *corps* de sa devise un arrosoir penché versant de l'eau en forme de pleurs, et pour *âme* de cette image : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien*.

Philippe le Bon, fils de Jean Sans-peur, briguant la main d'Isabelle de Portugal, inscrivit au-dessous de ses armoiries une maritale et rassurante promesse : *Autre n'aurai*; et ces mots furent arborés par le glorieux ordre de la Toison d'Or, qu'il fonda au milieu des réjouissances de son mariage.

Toutes les confréries militaires avaient leur devise particulière. Voici l'origine de celle des chevaliers de la Jarretière, créés aussi pendant une fête, et en l'honneur d'une dame : Un beau soir que l'on dansait et s'ébattait joyeusement au palais d'Édouard III d'Angleterre, la jolie comtesse de Salisbury laissa tomber une jarretière bleue. Le galant monarque s'en aperçut et s'empessa de la ramasser. Mais cet accident fit rire les courtisans, et la comtesse se prit à rougir et à verser des larmes. Aussitôt le prince de s'écrier : « *Honny soit qui mal y pense !* Je jure que tel qui s'est moqué de cette jarretière, s'estimera heureux d'en porter une semblable ! » Et ainsi arriva-t-il.

Si nous passons aux corporations roturières des marchands de l'ancien régime, nous trouvons encore qu'elles se distinguaient par des devises allégoriques. Les épiciers-apothicaires de Paris s'enorgueillissaient d'un magnifique écusson où figurait une main d'or issant (sortant) d'un nuage d'or, sur champ d'azur et tenant une balance. Au-dessous on lisait quel-

ques mots latins dont la traduction libre revient à ceci : *Nous faisons bon poids, bonne mesure*. Glorieuses traditions dont les représentants actuels de la corporation n'ont sans doute pas dégénéré.

Les inscriptions héraldiques se transmettaient ordinairement comme un héritage d'honneur. Mais d'autres fois elles n'avaient qu'une existence éphémère, quoique souvent très-brillante. Ainsi les souverains avaient l'habitude d'en choisir une, à l'époque de leur majorité, de leur avènement, ou dans quelque autre circonstance solennelle.

Ils aimaient encore à garder celles qu'investaient pour eux l'enthousiasme et la flatterie.

Edouard III avait inscrit au bas de son écu, où se trouvaient accolées les armes de notre pays et celles de son royaume, ce cri de guerre exprimant ses prétentions à la couronne de France : *Dieu et mon droit*. Un de ses successeurs, Henri VIII, choisit l'image d'un archer bandant son arc, et cette exergue : *Qui je desfends est maître*.

Dernièrement il est né, chez nos voisins d'outre-Manche, un héritier présomptif de la couronne, et, dès le lendemain de sa naissance, il a reçu, comme tous les enfants royaux qui l'ont précédé depuis cinq cents ans, le titre de prince de Galles. A son écusson est attachée la devise : *Je sers*, dont l'origine se rattache à une période célèbre de notre histoire.

Le 25 août 1346, l'armée française combattait dans les plaines de Crécy, de funeste mémoire. Au milieu de ses rangs on voyait servir comme de simples chevaliers, Jean, roi de Bohême, et son fils Charles IV, empereur d'Allemagne. Le vieux roi, qui était aveugle, se trouvait à l'arrière-garde. On lui rendit compte des événements. « Et où est monseigneur Charles, mon fils ? » dit-il. On lui répond qu'il combat vaillamment, qu'il a déjà reçu trois blessures. Jean, transporté de pater-

nité et de courage, presse ses compagnons de marcher au secours de leurs amis et de l'emmenner avec eux. « Vous êtes mes fidèles, s'écrie-t-il, je vous requiers que vous me meniez si avant que je puisse fêrir un coup d'épée. » Alors les chevaliers, pour ne pas le perdre dans la mêlée, lièrent son cheval aux freins de leurs chevaux, et mirent le roi tout devant, et ainsi s'en allèrent ensemble sur leurs ennemis. Le roi de Bohême, conduit par ses chevaliers, pénétra jusqu'au prince de Galles. Ces deux héros, dont l'un finissait et dont l'autre commençait sa carrière, essayèrent plusieurs passades de lance pour illustrer à jamais leurs premiers et leurs derniers coups. La foule sépara ces deux champions si différents d'âge et d'avenir, si ressemblants de noblesse, de générosité et de vaillance. « Le roi de Bohême alla si avant, qu'il fêrit un coup de son épée, voire plus de quatre, et recombattit moult vigoureusement, et aussi firent ceux de sa compagnie; et si avant se boutèrent sur les Anglais, que tous y demeurèrent et furent le lendemain trouvés sur la place, autour de leur seigneur, et tous leurs chevaux liés ensemble. »

« Vrai miracle de fidélité et d'honneur ! Les Muses, qui sortaient alors de leur long sommeil de barbarie, s'empressèrent à leur réveil d'immortaliser le vieux roi aveugle, Pétrarque le chanta, et le jeune Édouard prit sa devise, qui devint celle des princes de Galles. C'étaient trois plumes d'autruche avec ces mots tudesques, écrits à l'entour : *Ich dien* (je sers). Il n'appartient qu'à la France d'avoir de pareils serviteurs (1) ! »

Depuis la fin du siècle dernier, deux révolutions ont élevé le coq à l'honneur de servir d'embème à la France; mais il est impossible de découvrir les titres de

cet oiseau, *prétendu Gaulois*, à figurer dans nos armes. Jamais les Gaulois ne l'avaient pris pour insigne, pas plus que la France ni aucun de ses rois.

Louis XI, devenu le compère d'Olivier le Daim, son barbier, et de Tristan, l'exécuteur des hautes œuvres, avait pour devise un fagot épineux : *Qui s'y frotte s'y pique*. Il y a loin de là à l'étendard de *Cassinelle*.

Louis XII eut un porc-épic avec cette devise : *De près et de loin* (1); et, dans la guerre contre les Génois, il eut un roi des abeilles entouré de son essaim : *Notre roi ne se sert pas d'aiguillon*.

Si vous visitez le magnifique château de Chambord, l'élégant hôtel du Bourg-Théroulde, à Rouen; le joli manoir de Moret, transporté à Paris aux Champs-Élysées; ou les galeries de Fontainebleau, vous retrouverez mille fois peintes ou sculptées sur les voûtes, les murs, les parvis, des salamandres au milieu des flammes. Ces animaux fabuleux, dont le feu était, disait-on, l'aliment et la vie, sont surmontés de la couronne de France et appuyés sur leurs queues tressées en cordelières; au bas on lit dans un lambrequin : *Nutrico et extinguo* (je nourris et je détruis). C'était l'emblème de François I^{er}, qui voulait dire par là : Je récompense le bon et punis le méchant.

Le rival de ce prince, Charles-Quint, avait adopté pour devise les colonnes d'Hercule avec cette légende : *On ne peut aller outre*. C'était une invention d'un courtisan nommé Louis Marliano, et l'empereur ne crut pas pouvoir le récompenser autrement qu'en le faisant évêque. Une mitre pour une devise !

Devenue veuve, Louise de Savoie, la mère de François I^{er}, s'était peinte tout entière dans ses deux devises : *Mes livres et mes enfants*. — *Souffrir, mais espérer*.

(1) Châteaubriand, études sur l'histoire de France.

(1) Parce qu'on attribuait alors au porc-épic le pouvoir de lancer ses dards au loin.

Une autre reine vraiment digne de pitié, la douce et triste Louise de Vaudemont, épouse négligée de Henri III, avait révélé ses douleurs en choisissant l'allégorie d'un cadran sous le soleil : *Regardez-moi, afin qu'on me considère.*

Marguerite de Valois, la première femme de Henri IV, elle,

Qui vist fleurs et lauriers sur sa tête sécher,
Et par un coup fatal les lys s'en détacher;
Espouse sans espoux et royne sans royaume (1);

avait fait graver sur son sceau et sur sa vaisselle, une tige de vigne, avec ce vers du Tasse :

L'ardor temo et gielo m'offende,

(Je crains l'ardeur, et la froideur m'offense.)

Marie de Médicis, enfin, qui mourut aussi loin du trône, victime de l'implacable politique de Richelieu et de la faiblesse de son fils, avait fait représenter dans les médaillons formant les angles de ses tapisseries à Bruxelles, une cascade et ces mots :

De mi caído, mi candor.

(De ma chute, ma blancheur.)

Puisque nous en sommes au chapitre des reines exilées, ajoutons que Christine de Suède, foyant un beau jour les glaces du nord et les ennuis du rang suprême, pour achever son aventureuse carrière sous le ciel de Rome, choisit l'emblème de l'hirondelle et cette devise : *Pour chercher mieux.*

Christine, à ce qu'il paraît, ne trouva pas ce mieux qu'elle cherchait; car elle reparut plus tard au milieu de ses anciens sujets, pour leur redemander la couronne; mais il n'était plus temps. Il lui fallut, confuse et rebutée, s'en retourner d'où elle était venue.

(1) Ces vers furent composés par la reine elle-même; ils font partie d'une pièce manuscrite conservée à la Bibliothèque Royale et destinée à servir d'épithaphe à Marguerite.

Sur une foule de monuments du seizième siècle apparaissent des D entrelacés avec des H; puis un médaillon où domine un croissant surmonté de la couronne de France et entouré de carquois, de flèches; au-dessus, est une exergue latine qu'on peut traduire librement par : *Jusqu'à ce que le croissant devenu pleine lune remplisse l'univers de son éclat*, et plus librement encore par : *Jusqu'à ce qu'Elle soit reine*. Ces emblèmes décorent la façade du jolif manoir d'Anet, transporté en partie des bords de l'Eure à Paris dans la cour de l'école des Beaux-Arts. Ils s'entrelacent jusque sur les frontons du Louvre. C'est la devise de Henri II et de Diane de Poitiers. Le roi voulait qu'on la vit partout dans les tournois, sur ses ameublements, sur les frontispices des bâtiments royaux. Souvent même la couronne de France plane au-dessus de l'écusson de Diane, tandis que celui de Henri n'est surmonté que d'une tresse de lauriers.

Henri IV au moins montre dans sa devise qu'il ne sacrifiait pas ainsi la dignité de roi. Il avait choisi une massue d'Hercule et autour : *Pour la valeur point d'obstacle.*

Charles IX, deux colonnes couronnées, et ces mots : *Par la piété et la justice!* Et cependant il ordonna la Saint-Barthélemy!

Henri III, qui avait été roi de Pologne, prit deux couronnes à terre et une troisième en l'air, avec la devise : *La dernière m'attend au ciel*. Il ne parlait pas de celle dont le menaçait la sœur du duc de Guise. Cette princesse, en effet, portait toujours à sa ceinture une paire de ciseaux d'or et se plaisait à répéter : « Voici de quoi tailler à Henri une dernière couronne. » Elle entendait par là une tonsure de moine.

Louis XIII avait pour emblème deux Hercules ou quelquefois seulement la massue du demi-dieu, avec une exergue latine signifiant : « *Les méchants éprouveront sa force.* » Allusion à l'hérésie et à la rébellion qui troublèrent son règne.

Le symbole de sa veuve, Anne d'Au-

triche, était, au commencement de sa régence, une lune se levant au coucher du soleil, et les mots : *Par toi, sans toi* ; et plus tard, quand son fils, jeune encore, marcha contre les rebelles de la Fronde, un cadran sous un soleil dont les nuages interceptent les rayons : *Les nuages me le dérobent*.

Le connétable d'Angleterre, Gaston de Foix, portait : *Qui m'aimera je l'aimerai*, et Montluc, qui cite cette devise dans ses commentaires, ajoute : « Si je n'avais eu une autre devise j'aurais pris celle-là volontiers. »

On voit que la devise avait de longtemps survécu à la chevalerie. Mais aussi elle finissait par ne plus parler que le langage des courtisans. L'Italien Mazarin se plut surtout, comme quelques-uns de ses compatriotes (1), à en faire matières de subtilités et de raffinements, et la remit en grande vogue ; dès lors elle perdit sans retour ses mâles et franches allures, pour prendre un air coquet, prétentieux, alambiqué. Ce ne fut plus

Que jeux de mots, qu'affectation pure.

Belles dames habituées de l'hôtel de Rambouillet, écrivains de ruelles, ducs ou marquis appelés à figurer dans un ballet ou un carrousel, tous ceux enfin qui prétendaient attirer les regards, soit à la cour, soit à la ville, se crurent obligés d'avoir une devise, et l'on s'inquiéta peu de ce précepte donné par Henri Estienne, qui s'est aussi occupé à fixer les règles de la science des devises, ou *philosophie des images* : « L'asme de la devise doit tous jours estre » assez modeste pour que celui qui l'arborre » en puisse faire application sur luy-même » sans vanité malseyante. »

Louis XIV lui-même violait ce principe avec une outrecuidance exagérée. Quoi de

plus ambitieux que son soleil avec cette devise si connue : *Nec pluribus impar* ! mots assez énigmatiques qu'on peut rendre ainsi : *Je suffirais à éclairer plusieurs mondes*. Le grand roi avait choisi ce symbole pour figurer dans le fameux carrousel dont les Parisiens ont conservé le nom à la place qui en fut le théâtre. Aussitôt ce fut autour de lui une pluie de devises se rapportant toutes à ce soleil suprême. Le duc de Sully para ses armes d'un miroir ardent : *Je brûle sous son regard*. L'amiral de Beaufort, d'une lune et de cette inscription : *Elle obéit au soleil et commande aux flots*.

Tous les autres firent de même.

Depuis Louis XIV, la devise eut encore des chances bien diverses. On la vit tour à tour tomber dans l'oubli, reconquérir la vogue dans les salons et les bureaux d'esprit du siècle dernier, puis formuler, sur nos monuments, autour du bonnet rouge ou des faisceaux républicains, les austères maximes de la liberté.

Aujourd'hui on ne la trouve plus bonne qu'à envelopper les délicieux produits de nos confiseurs. On la fabrique en gros, par centaines. Quelle chute ! Elle était pourtant digne d'un meilleur sort ! « Je voudrais, dit madame de Genlis dans ses *Mémoires*, que l'usage de prendre une devise fût universel. Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement. »

Madame de Genlis, prêchant d'exemple, avait fait graver sur ses livres une vignette représentant une lampe allumée, avec ces mots au-dessous : *Pour éclairer je me consume*.

Feu AUGUSTE DUMONCHAU.

(1) Jean de Médicis, devenu pape, sous le nom de Léon X, et le Tasse lui-même, n'avaient pas dédaigné d'écrire, l'un un traité, l'autre un dialogue sur les devises.

Revue Littéraire

Lettres pour servir à l'éducation d'une jeune personne, par mistress Chapone (1); traduites de l'anglais et précédées d'une introduction, par M. A. F. Ozanam. — 1 vol. Chez Waille, libraire, rue Cassette, n° 6.

« Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal. »

L'auteur a suivi, dans la composition de son ouvrage, ce précepte que nous donne la Bruyère. Après avoir dirigé l'attention de sa nièce, à qui ses lettres sont adressées, sur les devoirs que la religion lui impose, sur le gouvernement de son caractère, de ses habitudes, mistress Chapone consacre un chapitre spécial aux lois de la vie sociale, au bon ton, à l'élégance du langage et des manières.

« Pour être parfaitement polie, dit-elle, il faut une grande présence d'esprit, avec un sentiment vif et délicat des convenances, ou, en d'autres termes, il faut être en état de juger d'une manière instantanée de ce qu'il convient le mieux de dire ou de faire dans chaque circonstance. Quelques personnes, ajoute-t-elle, semblent ne devoir cet avantage qu'à la nature, et avoir eu le bonheur de naître, pour ainsi dire, avec un sens particulier qui leur fait apercevoir, comme par intuition, ce qui était convenable ou déplacé, dans des cas absolument nouveaux pour elles. Mais en général, la politesse est le fruit de l'instruction, de l'observation et du raisonnement. »

Ici nous interrompons notre lecture

(1) Prononcez *Tchapône*.

pour vous reporter, mesdemoiselles, à un ouvrage dont il a été rendu compte dans les colonnes de ce journal, intitulé : *Du savoir vivre en France au dix-neuvième siècle*, par madame la comtesse de Bradi.

« Savez-vous, dit l'auteur français, d'où proviennent les manières exquises, les manières qui charment? D'une vertu inhérente à la nature humaine, d'une vertu évangélique par-dessus toutes les autres, de la charité. »

La véritable politesse, en Angleterre aussi bien qu'en France, a donc pour but de plaire, d'être utile, de faire une foule de concessions et de sacrifices agréables aux autres, et qui puissent les convaincre que nous préférons leur satisfaction à la nôtre. Mistress Chapone le dit elle-même : « C'est de placer ses compagnes sous le jour le plus avantageux, en leur ménageant l'occasion de montrer leurs moyens de plaire et en évitant soigneusement de faire connaître leurs défauts; c'est employer tous ses efforts pour leur être agréable, pour les amuser, en évitant de briller plus qu'elles; c'est encore ne point s'emparer de la parole, lorsque d'autres auraient envie de parler; ne point laisser languir la conversation par sa faute; ne point pousser tellement ses avantages dans une discussion que l'adversaire ne puisse faire une retraite honorable. »

Si ces attentions, ces prévenances, ces soins minutieux qui, de plus, ne doivent pas être apprêtés, mais se produire naturellement, se rencontraient chez une jeune personne qui n'aurait pas encore étudié les premières règles que la politesse lui impose comme un devoir, n'en soyez point étonnées, mesdemoiselles, c'est que : « La politesse vient du cœur, » a dit Vauvenargues.

Nous trouvons encore dans la lettre de mistress Chapone, sur le même sujet, des observations et des conseils pleins de bon sens et de délicatesse : « Beaucoup de gens, dit-elle, sont d'avis qu'une très-jeune personne ne saurait être trop ré-

servée et trop silencieuse en compagnie. Il est certain que rien n'est plus choquant dans les jeunes gens que la pétulance et la suffisance; mais il ne faut pas confondre la modestie avec une timidité gauche, et il n'est bon de garder le silence que lorsqu'il serait présomptueux et déplacé de parler. Il y a beaucoup d'occasions où une jeune personne, au milieu d'une société, peut parler d'une manière convenable, et, si elle n'y met ni affectation ni suffisance, elle fera mieux que celles qui restent muettes et immobiles comme des statues. Lorsque vous gardez le silence, votre physionomie doit annoncer l'attention que vous portez à ce qui se dit; une attention soutenue et respectueuse est la plus délicate des louanges et ne manque jamais de plaire à ceux qui en sont l'objet. Si vous comprenez suffisamment le sujet dont on parle, et que de temps à autre vous fassiez une question qui y touche de près, ou que vous mentionniez quelque circonstance qui s'y rapporte, ce sera un moyen très-convenable de montrer votre désir de prendre part à l'entretien, et il en résultera probablement qu'on vous adressera la parole. Dans ce cas, vous ne devez pas avoir l'air de vous retirer, comme si vous aviez de la répugnance à répondre, ou vous borner à des *oui* ou à des *non*, comme font beaucoup de jeunes personnes, qui deviennent fatigantes pour une maîtresse de maison, lorsqu'elle met tous ses soins à les faire causer.

» Dans la maison de votre père, la politesse exige que vous vous occupiez des gens qui s'y trouvent, et que vous leur parliez, s'ils vous y encouragent, d'une manière modeste et pleine de déférence. C'est naturellement à vous à entretenir les

jeunes personnes de votre âge qui y viennent en visite; mais en faisant tous vos efforts pour les accueillir d'une manière gracieuse, il ne faut pas oublier ce que vous devez aux gens plus âgés qui font partie de la compagnie, ni, par vos chuchotements et vos rires entre vous, leur donner lieu de croire que ce sont eux qui excitent votre gaieté... Je ne voudrais pas cependant vous réduire à être continuellement sérieuse; au contraire, j'aime l'enjouement à tous les âges, et particulièrement au vôtre. Entre amies et compagnes, j'admets une raillerie délicate et bienveillante, lorsqu'elle a pour sujet des défauts si légers, que la personne qu'on plaisante ne puisse manquer d'en rire elle-même. Mais il faut que cette raillerie soit exprimée avec une bonté parfaite; s'il s'y mêle la moindre aigreur, sa piqure peut faire souffrir cruellement. Il faut aussi que la personne à laquelle s'adresse la plaisanterie ait la liberté, ainsi que les moyens, d'user de représailles. Dans tous les cas, on doit s'arrêter à la moindre apparence que la chose pourrait être prise au sérieux. »

De sages préceptes, des avis maternels sur l'instruction et les talents d'agrément, forment la dernière partie de l'ouvrage de mistress Chapone. Écrites il y a soixante années, ces lettres, que la modestie de l'auteur ne destinait pas à la publication, obtinrent l'approbation d'une illustre amie, milady Montague, et les suffrages universels de la presse anglaise. « Ce livre, ainsi que le dit l'homme de talent auquel nous devons de connaître ce petit traité d'éducation, est un de ces chefs-d'œuvre qui se font sans qu'on y songe. »

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Etrangère.

SONETTO.

LA FORTUNE E LA VIRTU.

Virtù sola vivace sepre splende,
Caduca e frale ogni altra cosa giace :
Virtù dona quel ben che mai non spiace ;
Non teme morte in chi virtù s'accende,

Virtù fa nobilta non, come intende
Il vulgo indotto, quella Dea fallace
Che sempre rota, e si come a lei piace,
Stato onor e ricchezze toglie e rende.

Può far d'un codro in breve tempo un Crasso
Fortuna, e può levar in alta stato.
Un uom qual vuoi dè plebe infimo e basso ;

Ma non può dar al mondo un altro Cato,
Col suo giocare e col suo errante passo :
Non s'acquista virtù per sorte o fato.

BENEDETTO DA CINGOLI.

SONNET.

LA FORTUNE ET LA VERTU.

La vertu seule est puissante et brille d'un
éclat durab'e ; périssable et faible, la fortune
abaisse toute chose. La vertu donne ce bien
qui ne cesse jamais de plaire. L'homme, dont
le cœur s'enflamme pour la vertu, ne craint pas
la mort.

La vertu fait la noblesse, non comme l'en-
tend le vulgaire ignorant, la noblesse que donne
la divinité mensongère dont la roue tourne
sans cesse, et qui, quand il lui plait, accorde,
ôte et rend puissance, honneurs et richesses.

La fortune peut faire en un instant d'un
Codrus un Crassus ; elle peut élever à une haute
dignité un homme de la plèbe infime ; mais
avec ses caprices et sa marche aveugle, elle ne
peut donner au monde un autre Caton. La
vertu ne s'acquiert point par l'effet du sort ou
du hasard.

M^{me} VAN-TENAC.

Éducation.

Il Guirlandajo (1).

QUINZIÈME SIÈCLE.

Le jour commençait à baisser, et le jeune
Domenico Corradi, fils du premier orfèvre
de Florence, assis dans l'atelier de son
père, travaillait avec ardeur à un dessin
de fantaisie, d'une pureté et d'une
fraîcheur admirables. A voir la grâce et
l'aisance avec laquelle le jeune dessinateur
jouait, pour ainsi dire, avec les difficultés
de sa tâche, on se demandait avec sur-
prise comment il avait pu, à son âge, ar-

river à un si haut degré de perfection.
C'est que, si passionné qu'il fût de son art, le
jeune homme aimait encore davantage l'air
libre et l'heure du coucher du soleil, pré-
férence à laquelle il devait probablement l'é-
clat de santé qui épanouissait sa fraîche
et mâle figure, et brillait dans le lustre de
ses grands yeux noirs.

Domenico, sage dans son amour de l'art,
mit donc de côté son dessin inachevé, puis,
repoussant en arrière les longs cheveux
qui lui tombaient sur le front, il quitta le
sombre atelier pour les rues animées de
la ville ; et de là, léger comme un oiseau
rendu à la liberté, gagna les champs, que
le soleil couchant enveloppait avec amour
d'un réseau de pourpre et d'or. « Une bonne
course par cette belle soirée, pensait-il
en marchant, va rafraîchir mes idées, et
rendre à mon esprit toute son élasticité.
Avec quel plaisir vais-je au retour re-
trouver mon dessin chéri ! L'invention et

(1) Prononcez, *Il Guirlanndà-io*.

l'énergie ne me feront certes pas défaut alors pour le conduire à bon terme. »

Il serait à désirer que l'exemple de Domenico trouvât beaucoup d'imitateurs parmi les jeunes gens qui aspirent avec ardeur à la renommée; l'humanité, à coup sûr, et l'art lui-même n'auraient qu'à y gagner. Combien usent leurs forces dans un travail excessif, et meurent juste au moment de conquérir le prix de leur labeur ! Il est bon de dérober quelques heures à la tâche qui doit rendre notre nom immortel, et de les consacrer à tenir vives en nous ces douces et saintes sympathies de la terre, qui seules peuvent assurer le bonheur. L'âme est puissante, mais le temple dans lequel elle vit et brille doit être aussi l'objet de nos soins, de peur que le temple ne tombe subitement en ruines et n'entraîne l'âme en même temps.

La soirée était magnifique; le ciel et la terre annonçaient à l'envi la gloire du Créateur. Notre jeune artiste subissait le charme du spectacle qui l'entourait, et à son insu, saisissait au passage quelque dégradation de lumière, destinée à revivre plus tard sous son pinceau. Plongé dans une espèce d'extase contemplative, Domenico marchait donc au hasard, lorsqu'un sanglot d'une expression déchirante vint frapper son oreille. Il s'arrêta tout court; puis s'avancant dans la direction d'où le son était parti, il vit, près d'une fontaine brisée, une jeune fille assise, occupée à tresser une guirlande de fleurs sauvages, sur laquelle ses larmes tombaient aussi épaisses que les gouttes de pluie par une averse du mois de mars. Une forêt de cheveux noirs encadrait les traits de la belle éplorée; à travers le laisser-aller de son attitude, et sous le simple costume d'une paysanne, on devinait les proportions symétriques de ses formes élégantes. Domenico, profondément ému à la vue de ce chagrin précoce, s'approcha d'elle, et lui dit avec douceur :

« Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ? »

Au son de sa voix, la jeune fille releva tout à coup la tête, et le jeune artiste, dont la vie entière n'avait été qu'un rêve du beau, tressaillit de surprise à la vue de la figure enchanteresse qui réalisait son idéal. Quels trésors de bonté dans les profondeurs de ces grands yeux d'un azur sombre ! Que de candeur dans les lignes pures et suaves de ce front blanc et uni comme le marbre ! Quel sourire divin dans les fossettes de ce menton gracieux, sourire que le chagrin même ne réussissait pas à effacer entièrement ! C'était une de ces physionomies fraîches et ouvertes qui semblent vous dire : Il me faut si peu de chose pour être heureuse ! Ce n'était qu'un enfant par le cœur, et presque par l'âge.

Domenico, lui posant la main sur l'épaule, renouvela sa question :

« Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ? »

— Je suis seule dans le monde, » répondit-elle d'une voix triste et lente.

Domenico s'assit à côté d'elle. Gagnée par le charme de la voix de l'artiste, par l'expression d'intérêt profond peinte sur sa figure, et aussi par cette douce sympathie qu'engendre la conformité d'âge, elle lui raconta en deux mots son histoire. Elle avait perdu sa mère, son père, ses frères, tous les siens l'un après l'autre, et la couronne de fleurs qu'elle tenait à la main, elle la tressait pour la tombe de Francesco, son frère cadet, le dernier mort de ses bien-aimés; et les deux enfants confondirent leurs larmes.

« Quel est votre nom, *mia cara* ? » demanda Domenico.

— Chiara (1).

— Le mien est Domenico Corradi; peut-être l'avez-vous déjà entendu ?

— Non, jamais, répliqua la jeune fille avec simplicité.

— N'importe, il sera mieux connu un jour. Et maintenant, ma douce Chiara, écoutez-moi. Vous n'avez point de frère,

(1) Prononcez *Kid-ra*.

et moi je n'ai point de sœur, bien que le rêve de ma vie fût d'en avoir une. Dès ce moment, soyons frère et sœur.

L'idée était un peu bizarre, mais Chiara ne la trouva pas telle, car, avec une douce confiance et un demi-sourire de joie ingénue, elle plaça sa petite main blanche dans la main de Domenico. Peu après les deux jeunes gens allèrent au cimetière déposer sur la tombe de Francesco la guirlande de fleurs qui venait d'être achevée; là, Chiara fit serment d'aimer toujours Domenico Corradi, et de mettre toute sa confiance en lui comme elle l'avait mise en Francesco, de son vivant.

« Oh ! si les trépassés peuvent voir ce qui se passe sur la terre, comme il sera content que j'aie gagné un si bon frère ! » dit Chiara, levant ses yeux humides sur les yeux du jeune homme.

C'était maintenant le tour des confidences. Chiara tressait des guirlandes de feuilles et des couronnes de fleurs pour orner l'église d'un couvent voisin; sa petite industrie lui rapportait de quoi suffire aux nécessités de sa vie simple et frugale. C'était la pensée de son isolement, l'absence d'une âme sympathique à la sienne, qui lui arrachaient les larmes dont le jeune artiste avait été témoin. « Mais maintenant, ajouta-t-elle, je ne serai plus triste, et pourtant... dire que d'un instant à l'autre... le bonheur vous arrive!... c'est étrange aussi! »

Ils se trouvaient devant la porte de la maison habitée par Chiara, et il fallut se séparer. « Vous viendrez me voir bientôt, dit-elle timidement, bientôt, n'est-ce pas? de peur que je ne prenne pour un rêve ce qui vient de se passer.

— Soyez sans crainte, douce sœur : à demain ! »

Et la forme svelte et légère de la jeune fille disparut derrière la porte. Ce fut seulement alors que Domenico s'aperçut qu'il faisait nuit.

Ce soir-là, le dessin de l'artiste ne fut pas terminé, et le vieux Corradi eut

à gronder plus d'une fois son fils de ce qu'il perdait son temps à faire l'esquisse d'une tête de femme, laquelle, s'il faut dire la vérité, était, même à l'état de simple ébauche, d'une beauté merveilleuse; mais le vieux Corradi tenait beaucoup à ce que Domenico continuât la profession de ses ancêtres, orfèvres de père en fils, et dans laquelle le jeune artiste avait fait déjà de grands progrès.

Le lendemain, le jour commençait à peine à baisser que le jeune homme entra dans la chambre de Chiara, chambre plus que modeste et pauvrement meublée; mais que lui importait à lui, qui n'avait d'yeux que pour elle! La jeune fille quitta son gracieux ouvrage, et un vif incarnat de plaisir colora ses joues.

« Je commençais à craindre que vous ne vinssiez pas, dit-elle avec une innocente franchise.

— Vous n'avez donc pas de confiance en moi, Chiara!

— Oh ! si fait... dès ce moment. » Et elle lui tendit la main comme gage du nouvel engagement qu'elle prenait. Le jeune homme, de son côté, jura intérieurement qu'elle n'aurait jamais à s'en repentir.

Chiara ne pouvait sortir ce soir-là, ayant à finir une guirlande de fleurs destinée à décorer le lendemain matin la chapelle de la Vierge. Domenico s'assit donc aux pieds de la jeune fille, et pour se rendre utile, il commença à assortir par nuances les diverses fleurs qu'il lui présentait au fur et à mesure qu'elle en avait besoin. Les choses se passèrent ainsi avec beaucoup d'ordre pendant une demi-heure, et la besogne avançait rapidement; mais le moyen que deux enfants soient longtemps raisonnables! Domenico fut le premier à embrouiller l'affaire; soit dessein, soit hasard, il commença à tout faire à rebours; avait-elle besoin de fleurs rouges, il en tendait de jaunes; demandait-elle la pelote de fil, il lui présentait les ciseaux; aussi le grondait-elle bien fort de ses maladresses, tout en étouffant une

grande envie de rire; puis, comme il n'en devenait pas plus sage, elle lui administrait de petits coups sur le bout des doigts; à la fin il osa retenir prisonnière la petite main qui le châtaït, et la baisa bien tendrement. Pour le coup, c'était trop fort; il en fut puni par une averse de fleurs odorantes qu'elle lui jeta à la tête, et dont une bonne partie resta prise d'une manière fort pittoresque dans les boucles de ses cheveux noirs; alors ce furent des rires, mais des rires à s'en tenir les côtes. Enfin, de guerre lasse, les deux enfants redevinrent tranquilles, et le feston se trouva tant bien que mal terminé, juste au moment où la porte s'ouvrait.

Domenico se leva précipitamment, et se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux sous le regard inquisiteur du vieux moine qui venait d'entrer. Chiara se contenta de sourire, et en réponse à ce regard, qu'elle avait aussi remarqué, elle répondit avec un doux calme, montrant Domenico,

« Mon frère, révérend père!

— Je croyais, ma fille, que vos frères étaient morts tous les deux, reprit le moine étonné.

— Ah! mais les Saints m'en ont envoyé un autre pour prendre leur place, révérend père. N'est-ce pas, Domenico?»

Le jeune artiste leva ses grands yeux sur la figure vénérable du moine, comme s'il eût cherché à y lire ses pensées, mais ne répondit rien.

« Maintenant, j'y songe, dit le père Paolo, s'adressant à Chiara, il vaudra mieux que vous apportiez vous-même le feston demain matin. Je serai à la chapelle pour le recevoir. Je crois, signor Domenico, que nous allons du même côté? »

Le ton dont ces paroles furent prononcées, bien que doux, équivalait à un ordre. L'artiste, n'osant désobéir, se leva et partit après avoir pris congé de la jeune fille, non sans un certain embarras, et avec plus de hâte qu'il n'en aurait mis dans toute autre circonstance. Chiara reconduisit jusque

sur le palier le saint homme et Domenico, en recommandant à ce dernier de revenir le lendemain, sans faute!

Le jeune homme et le moine firent un bon bout de chemin ensemble, s'entretenant avec vivacité. Lorsqu'ils se séparèrent, le père Paolo dit d'une voix grave : « Je veillerai sur elle, signor, car elle n'a plus que moi au monde pour protéger son innocence. »

Ce soir-là, Domenico Corradi rentra fort soucieux, car il craignait que le rêve de sa vie ne se fût évanoui; et pourtant il ne pouvait se dissimuler que le vieux moine avait raison; voir Chiara tous les jours, ce serait nuire à sa réputation, et ils étaient bien jeunes encore pour se marier... Le père Paolo devait avoir une explication avec Chiara le lendemain matin; s'il allait l'éloigner, la placer dans un lieu où elle serait perdue pour Domenico!... Le moine n'avait-il pas fait allusion à la nécessité d'une mesure prompte et décisive?... Dans l'hypothèse la plus favorable, nul doute qu'il ne parvint à détruire l'innocente confiance que la douce enfant avait placée dans son frère d'adoption... Le jeune artiste s'étant endormi au milieu de ces pensées poignantes, rêva qu'il était encore aux pieds de Chiara, à demi étouffé sous une pluie de fleurs, ou bien, près de la fontaine brisée, tâchant de consoler la jeune fille et pleurant avec elle.

Le lendemain, Domenico se leva avec le jour, et alla se blottir au milieu des arbres qui longeaient la route par laquelle Chiara devait passer à son retour de la chapelle. Il n'eut pas longtemps à attendre; mais, grand Dieu! quel changement! La démarche de Chiara était lente et saccadée; la tête inclinée, elle pleurait à grosses larmes. Le cœur de Domenico se sentait près d'éclater, car ces larmes, ce chagrin profond, il pensait en être la cause; aussi, incapable de se maîtriser plus longtemps, il sortit de sa retraite, et courut au-devant de la jeune fille; en la voyant elle poussa un cri de joie.

« Bénis soient les Saints qui me laissent encore quelqu'un pour m'aimer ! dit-elle en joignant pieusement les mains.

— Oh ! oui , je vous aimerai toujours ! s'écria le jeune homme. Mais pourquoi ces larmes, Chiara ?

— Hélas ! n'ai-je pas raison de pleurer ? répondit-elle ; il a été un père pour moi depuis que le mien est mort ! et c'a été si subit , aussi !... Hier au soir il avait si bonne mine !... et dire... qu'il est mort !!

— Mort ! répéta le jeune homme, devenant très pâle , le père Paolo mort !!

— Mon Dieu ! oui ; ils l'ont trouvé ce matin à genoux , déjà cadavre ! frappé de mort pendant qu'il priait !... Mais hier au soir , après m'avoir quittée , vous avez été avec lui ? Répétez-moi , je vous prie , ce qu'il vous a dit... ses dernières paroles sur la terre , oh ! répétez-les-moi !... Domenico , m'entendez-vous ? »

L'artiste répondit évasivement. Il paraissait très-ému , ses lèvres étaient blanches.

« Mon Dieu ! vous êtes malade , dit la jeune fille , le regardant avec une tendresse inquiète. Oh ! n'allez pas mourir , vous aussi , et me laisser toute seule !... »

— Non , non , ma sœur chérie : maintenant , c'est passé. Ne pleure pas ainsi , ma Chiara ; le bon père Paolo veille sur toi du haut du ciel ! »

Lorsque , peu après , Domenico rentra chez lui , il portait sur son front l'empreinte de fortes et solennelles pensées. Désormais elle n'avait donc plus que lui sur la terre ! Il sentit dès lors la sainte responsabilité de sa position vis-à-vis de l'orpheline , et son âme s'éleva à la hauteur des devoirs doux et sacrés que cette responsabilité lui imposait.

Les semaines et les mois s'écoulèrent. Domenico continuait à faire de grands progrès dans son art , tout en se permettant des excursions hors de son domaine , soit pour peindre une esquisse de fantaisie , soit pour faire les portraits de quelques-uns des visiteurs de l'atelier , portraits qui

faisaient les délices et l'admiration de tous ceux qui les voyaient. Corradi père , lui-même , se demanda plus d'une fois s'il n'avait pas eu tort d'enchaîner à une seule branche de l'art ce talent si souple , bien que les progrès de Domenico dans la profession de ses ancêtres donnassent en partie raison à l'orfèvre.

En attendant , mille petits objets d'agrément ou de luxe , produit de l'industrie du jeune homme , allaient embellir la demeure de sa sœur chérie , comme il continuait de l'appeler. Non pas qu'il se fit la moindre illusion sur la nature du sentiment tendre et profond qui faisait battre son cœur pour Chiara , et qui était comme la lampe à laquelle son génie s'allumait ; mais Domenico , connaissant l'inflexible orgueil de son père , bourgeois Florentin de vieille roche , aussi entiché de sa bourgeoisie que le plus fier baron d'Allemagne peut l'être de ses quartiers de noblesse , ne sollicitait pas son consentement à une union si disproportionnée ; il se contentait pour le moment de faire à sa sœur une espèce de sanctuaire de son affection , et de l'y garder comme le prix des jours à venir , comme la récompense qu'il se promettait d'un long travail , récompense plus chère à son cœur que la renommée.

Ce fut à cette époque qu'il peignit le portrait de Chiara , occupation délicieuse en elle-même et dont le charme était encore rehaussé par le mystère qu'il fallait y mettre. Quelle source de douces causeries et d'interruptions charmantes ! Tantôt , c'était la jeune fille qui , incapable de garder longtemps un sérieux de commande , partait d'un éclat de rire irrésistible ; tantôt , c'était le jeune peintre qui , absorbé dans la contemplation de son modèle , en oubliait sa toile et sa palette ; ou bien Chiara quittait la pose qu'on lui avait donnée , pour aller , par-dessus l'épaule de Domenico , épier les progrès de sa ressemblance , protestant à chaque fois , avec une naïveté charmante , qu'elle ne pouvait être

de moitié aussi belle. A la fin, le portrait fut achevé; mais, malgré les recommandations de Domenico, et les efforts de Chiara pour se donner une contenance grave, un sourire si délicieux épanouissait cette fraîche figure, brillait d'un tel éclat sur ses lèvres et dans ses yeux, que, rien qu'à la regarder, on subissait le contre-coup de cette gaieté franche et sympathique. Les deux frères de Domenico, David et Benedetto, s'éprirent tout de suite de cette figure, et le vieux Corradi lui-même.

« Sans doute, dit-il, c'est une esquisse de fantaisie; jamais il n'a existé de femme si belle! »

Domenico sourit.

« Par tous les Saints du paradis, ajouta Benedetto, si je rencontrais la pareille, je l'épouserais dès demain!

— C'est-à-dire si elle était de condition égale à la vôtre, objecta David, qui partageait les préjugés de son père.

— Bah! répliqua Benedetto, l'aristocratie de la beauté efface toute distinction de rang. »

Et Domenico eut la certitude qu'il aurait un avocat dans le franc et courageux Benedetto, lorsque le moment de se déclarer serait venu.

L'enthousiasme du jeune artiste pour les belles et grandioses scènes de la nature n'était un mystère pour personne dans la maison paternelle. Même dès son enfance, il avait plus d'une fois laissé là sa tâche inachevée afin d'aller chercher de nobles inspirations, soit sur le faite de la montagne, soit au bord de la mer. Aussi, ses fréquentes absences à peine remarquées n'éveillaient pas le moindre soupçon. Pour Chiara, l'heure du coucher du soleil était la plus brillante et la plus sympathique à son âme, car c'était celle qui lui ramenait son frère bien-aimé. Se tenant par la main, les deux enfants erraient sur les bords rians de l'Arno, en bâtissant pour l'avenir mille projets enchanteurs. Bien des fois l'écho nocturne avait répété les éclats de

rire qui témoignaient de la franche gaieté de leurs jeunes cœurs. Bien des fois aussi une pensée grave avait plissé leur front, car Chiara se rappelait parfois comment tout ce qu'elle avait aimé et dont elle était aimée sur la terre en avait disparu; alors dans sa tendre sollicitude la pâleur apparente de son ami, reflet de la lumière blafarde du crépuscule, la faisait trembler; elle se serrait plus près de lui et lui demandait s'il était sûr de n'être point indisposé; ou bien, avec une touchante superstition, elle interrogeait les nuages, les astres, tirait des présages de leur disposition ou de leur éclat, et l'artiste enthousiasmé, oubliant son art, s'écriait: « Oh! si nous pouvions aller demeurer là-haut dans une de ces étoiles, et y vivre ensemble!

— Pourquoi pas sur la terre? demandait la naïve enfant; sans doute que ces mondes éloignés ne sont pas plus beaux que le nôtre? »

Domenico ne répondait rien; mais pour être celui des deux qui avait le plus d'expérience, il n'en était pas le plus heureux.

La grande fête que l'aristocratie de Florence donnait tous les ans devait avoir lieu sous peu de jours; et tel était le soin qu'on avait mis à en exclure les classes non privilégiées, qu'il était extrêmement difficile de se procurer des cartes d'entrée; encore coûtaient-elles énormément cher. Il arriva que certaine comtesse fut tellement enchantée de la manière dont Domenico avait fait son portrait, que, voulant lui en marquer sa satisfaction, elle lui donna deux de ces cartes, pour lui et un de ses amis, sans qu'ils aient besoin de se nommer; car le fait de la possession de ces cartes était une garantie suffisante du droit d'entrée. La pensée vint aussitôt à l'artiste d'y conduire Chiara; d'autant plus qu'il n'y avait nul danger d'y rencontrer aucun membre de la famille Corradi.

L'annonce d'un plaisir dont elle n'au-

rait pas même osé rêver, surprit délicieusement la jeune fille. Seulement un vague sentiment d'embarras vint se mêler à sa joie. Ce mouvement d'hésitation passé, sa première pensée fut celle-ci : « Comment m'habillerai-je ? »

— Vous n'avez guère besoin d'ornements, dit Domenico, vous qui êtes si belle ! Une simple robe blanche, et quelques fleurs dans les cheveux, c'est tout ce qu'il vous faut ; tenez, une couronne comme celle que vous venez d'achever. »

Chiara la posa légèrement sur sa tête, au milieu de ses riches tresses noires. En la voyant ainsi, une idée traversa l'esprit de l'artiste, pour qui concevoir et exécuter ne faisaient qu'une chose.

« Ne crains pas ces fières dames Florentines, dit-il, car ma petite Chiara les éclipsera toutes. »

— A vos yeux, peut-être, reprit la jeune fille avec candeur ; et c'est assez de bonheur pour moi. »

Ce soir Domenico la quitta de meilleure heure que d'habitude, et emporta la couronne de fleurs que, tout en jouant, il avait détachée du front de Chiara. Mais lorsque rentré chez lui, après avoir soigneusement fermé la porte de son atelier, il tira de son sein la couronne... quel ne fut pas son étonnement, de voir que toutes les fleurs en étaient presque sèches ! Le jeune homme tressaillit, un frisson glacial parcourut tout son être ; il se remit bientôt, puis, souriant de sa terreur à ce sinistre présage :

« Je lui en ferai une qui ne se fanera jamais, » dit-il. Et l'aurore le surprit courbé sur sa tâche.

Le lendemain la jeune fille lui fit voir sa robe qu'elle avait presque achevée. Elle était blanche et gracieuse dans sa simplicité. Chiara voulait la garnir d'une bande de feuillage, mais Domenico proposa des bandes lamées d'argent, comme étant plus de mise dans une réunion si

splendide, et il promit de les lui apporter le soir suivant.

« Mais ne sera-ce pas trop riche pour moi ? demanda Chiara avec hésitation. »

— Est-ce que quelque chose peut être trop riche pour... » la fiancée de Domenico Corradi ? allait-il répondre ; il se contenta et dit simplement : « pour ma douce sœur ! »

Puis il retourna à son atelier travailler jusqu'au matin à sa tâche mystérieuse.

Enfin, le jour si longtemps attendu arriva. Une foule élégante se pressait aux abords du palais, théâtre de la fête. Bientôt ce flot vivant envahit la suite éblouissante des salons, inonda les fraîches galeries de marbre, faisant saillie tout autour, et se répandit dans les vastes jardins illuminés, qui, par une pente insensible, descendaient jusqu'à l'Arno. Tout ce que Florence renfermait d'illustrations et de beautés aristocratiques s'était donné rendez-vous à cette fête. La certitude que nul intrus plébéen n'avait pu franchir le cercle exclusivement réservé au patriciat, bannissait la contrainte et la roideur. L'éclat des bougies multiplié à l'infini par l'or des lambris et par les glaces, le ruissellement des pierreries, le parfum de mille fleurs, l'entrain de la musique, tous les types de la beauté réunis dans un magnifique coup d'œil, éblouissait, saisissait. C'était un conte de fées en action.

Tout à coup le bruit des conversations cessa et fut remplacé par un sourd murmure qui se propagea de proche en proche ; l'instant d'après cette foule, qui remplissait le grand salon d'entrée, comme saisie d'une commotion électrique, se précipita vers la porte...

A cette porte apparaissait une fraîche et suave figure de jeune fille, d'une beauté si merveilleuse que, certes, personne n'eût songé à lui en disputer l'entrée, quand même le billet de rigueur ne lui en eût pas donné le droit. Telle qu'une péri aux portes du paradis, elle détourna ses yeux

éblouis, et pourtant sourit à l'idée du plaisir qui l'attendait.

« Qui est-elle ? » se demandait-on. Personne ne le savait. En vain questionna-t-on le concierge : « Le jeune cavalier qui accompagne l'étrangère m'a remis deux cartes, répondit-il ; mais, dans mon saisissement, j'ai oublié de les lire, et maintenant on les chercherait en vain, perdues qu'elles sont parmi des milliers d'autres. »

En attendant, la belle inconnue, appuyée sur le bras de son cavalier, s'avancait gracieusement au milieu d'un frémissement d'admiration. Son costume était d'une simplicité charmante. Elle portait une robe flottante de mousseline blanche comme la neige, garnie de bandes lamées d'argent ; une ceinture lamée d'argent serrait sa taille délicate, et sur son front pur et radieux brillait une guirlande de fleurs d'argent d'un dessin et d'un travail exquis. C'était la première fois qu'on voyait à Florence cet ornement d'une grâce et d'une originalité sans pareille.

« Comme ce blanc feuillage fait bien ressortir le noir de jais de sa riche chevelure ! » disait-on de toutes parts. Aussi, quel triomphe pour l'artiste, mais surtout pour celui qui voulait être son époux !

Les dames se pressaient sur le passage du jeune couple, afin de regarder de plus près la guirlande et de pouvoir en commander une pareille. Les jeunes cavaliers n'admiraient que l'angélique figure de celle qui portait la guirlande. Chiara elle-même, transportée de surprise, de plaisir, éblouie par la splendeur dont elle était entourée, tantôt joignait les mains dans l'attitude d'un ravissement naïf, tantôt riait presque tout haut. A la fin, elle devint si fatiguée, que Domenico, alarmé de sa pâleur croissante, la porta plus qu'il ne l'entraîna sur un banc, loin du tumulte et de la chaleur. Là, penché sur elle avec une tendresse inquiète, il veilla le retour du coloris sur ses joues blanches comme le marbre.

« C'est comme un songe ! » murmurait Chiara, ranimée par l'air frais de la nuit.

L'artiste pensa de même, et eut presque peur de la réveiller.

« Que la vie doit être belle dans ce monde de féerie ! C'est-à-dire, s'empresse-t-elle d'ajouter, si ceux que nous aimons sont avec nous... pas autrement ! »

Exalté par ces paroles, et l'âme délicieusement remuée par une musique enchanteresse, dont les sons, que voilait l'éloignement, arrivaient jusqu'à eux, Domenico ne put se maîtriser davantage ; et, tombant aux genoux de Chiara, il lui avoua que le bonheur, l'espoir de sa vie, était de devenir son époux.

Chiara l'écouta, ravie, étonnée. « Epoux, frère, dit-elle, où est la différence ? pourvu que nous ne nous quittions jamais. »

Alors, oubliant le lieu, le temps et le monde, ils bâtirent les plus charmants projets pour un doux et glorieux avenir.

Les salles étaient presque désertes lorsqu'ils quittèrent la galerie, et traversèrent pour s'en aller les rangs éclaircis des traînards de la fête. La démarche de Chiara était mal assurée, sa tête inclinée et ses joues brûlantes.

On sut bientôt que Domenico Corradi était l'heureux inventeur de ce chaste et gracieux ornement qui avait produit tant de sensation parmi les belles Florentines, et son atelier se trouva pour ainsi dire assiégé par elles. Dès cette époque Domenico ne fut plus connu que sous le nom de *Il Ghirlandajo*.

Mais elle... la péri, l'étoile, l'admiration de Florence, la fiancée de son artiste favori, où était-elle, la jeune Chiara ?

Immobile et blanche comme une statue de marbre, Chiara était assise devant la fenêtre de sa chambrette ; de là elle embrassait, dans un dernier regard d'amour, ces belles plaines que le soleil illumine, ces plaines où elle avait erré tant de fois avec son frère chéri, et qui ne la reverront plus ! Elle pleurait, pauvre

Chiara, d'avoir à quitter ce monde si beau, d'avoir surtout à quitter Domenico !

Le froid l'avait saisie sur le banc de la galerie de marbre. Elle s'était mise au lit avec la fièvre... Le mal en peu d'heures avait fait des progrès effrayants... et maintenant plus d'espoir !.. L'arrêt de mort qui avait frappé tous les siens l'un après l'autre la frappait à son tour !. De temps en temps elle soulevait la couronne d'argent placée devant elle, la posait avec effort sur son front humide ; mais cette couronne était devenue trop lourde, et force lui était de la mettre de côté, en pleurant comme un enfant. Une seule pensée la consolait : Domenico vivrait, il l'oublierait, il serait heureux !.. C'était à calmer le sombre désespoir de son ami qu'elle usait ses dernières forces...

Ainsi disparut de la scène du monde l'angélique jeune fille, ne laissant d'autre trace de son passage ici-bas qu'un cœur brisé!!!

Peu après cette catastrophe, le Ghirlandajo quitta sa profession d'orfèvre pour celle vers laquelle l'entraînait une vocation irrésistible. En peu de temps il devint le premier peintre de son siècle, et compta au nombre de ses élèves fameux, Michel-Angelo Buonarrotti. Vasari l'appelle l'idole de ses compatriotes. Fut-il heureux ? Dieu le sait ! Après tout, ce n'était qu'un homme ; et nous, qui écrivons une histoire vraie, nous devons le confesser... il épousa une autre femme... mais il n'oublia pas Chiara, c'était impossible ! nous aimons à croire qu'il se retourna plus d'une fois vers le passé, et qu'au milieu de ses triomphes les plus brillants, il pleura amèrement celle avec laquelle il avait espéré les partager. Il est certain que maints de ses ouvrages rendent, de différentes manières, le type d'une tête enfantine d'une beauté angélique. Dans la chapelle de Sassetti, dans l'église de la Sainte-Trinité, où il représenta la vie de saint François, dans une série de tableaux

XIII.

pleins de sentiment et de puissance dramatique, les moines reconnurent les traits du père Paolo, bien que Domenico ne l'eût vu qu'une seule fois.

Nous trouvons encore des témoignages du talent merveilleux du Ghirlandajo dans ses magnifiques fresques du chœur de Santa-Maria Novella, dans les galeries de Florence, de Munich, dans le musée royal de Berlin, et sur les fronts souriants de ses belles et nobles compatriotes, lorsque, séduisantes et légères, elles sont emportées par la danse, ornées de leurs guirlandes d'argent, sans donner peut-être une seule pensée à l'artiste qui les inventa, ou à la jeune fille qui porta la première une de ces guirlandes ; mais qui, hélas ! ne releva plus sa tête !

C'est ainsi que de nos jours encore, on raconte à Florence la légende du Ghirlandajo.

(Imité de l'anglais, par R.....)

Pharaïlde.

TRADITION DE LA FLANDRE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Les larmes de l'innocence opprimée
sont la vapeur qui forme la foudre.
CONFUCIUS.

Pharaïlde avait vu les plus riantes années de sa jeunesse entourées de tout ce qui fait le bonheur ici-bas. Sa richesse était grande : ses vergers se diapraient de fruits vermeils ou dorés ; ses greniers, aux fortes solives, pliaient sous les tas du froment et de l'orge. Sa bourse, sans cesse vidée par la charité, se remplissait toujours d'aignels d'or et de sous d'argent. Elle avait, ce qui vaut mieux que tous ces biens passagers, destinés à payer le tribut aux vers et à la rouille, elle avait un mari

généreux et bon, vaillant et fidèle, avec qui elle vivait dans la paix du Seigneur. Trois blonds enfants étaient nés de cette union, et déjà, joignant leurs petites mains dans les mains de leur mère, ils apprenaient à bénir le Dieu si doux à l'innocence et si terrible aux méchants. Un seul jour suffit pour anéantir cette félicité. Les Normands s'abattirent sur la demeure de Pharaïlde, comme les vautours sur un nid de passereaux : la maison fut détruite, les moissons incendiées, les navires des forbans furent chargés de l'or et des meubles précieux, et Sighebert, le mari de Pharaïlde, périt, frappé d'un coup de hache au moment où il arrachait le plus jeune de ses fils des bras nerveux du chef des pirates. Quand la nuit tomba sur cette scène de désespoir, quand Pharaïlde se trouva seule avec ses enfants orphelins, près du cadavre de son époux, assise sur les débris de sa maison saccagée, pendant que les rois de la mer fuyaient sur leurs navires agiles, que l'Escaut menait vers l'Océan, elle jeta autour d'elle un morne regard et dit enfin, en étreignant ses fils sur son cœur : « Le Seigneur m'avait tout » donné, le Seigneur m'a tout ôté. Que » son saint nom soit béni ! »

A dater de cette heure, le travail, le délaissement, la solitude, furent le partage de la triste veuve. Elle quitta sa maison des champs, où elle avait passé des jours si heureux et si faciles, et vint se réfugier à Gand, ville où elle était née, qu'elle aimait encore, et où elle espérait trouver quelques ressources contre l'envahissante misère qui menaçait la tête chérie de ses enfants. Elle choisit sa demeure dans un triste réduit, aux murs d'argile, au toit de chaume, et là, depuis l'aube jusqu'à la moitié de la nuit, elle filait la laine et le lin que lui confiaient des marchands opulents qui l'avaient connue autrefois. Elle ne quittait son labeur assidu que pour enseigner à ses enfants, toujours groupés autour d'elle, la loi de

Dieu et les enseignements de l'Eglise, ou pour faire quelque lecture dans le saint Évangile, seul débris de sa richesse qu'elle eût pu conserver. Ce manuscrit, dédaigné des Normands, avait été retrouvé par Pharaïlde, sous les décombres de sa maison ; elle l'avait pris avec un sentiment de triste joie, se souvenant de ces paroles qu'elle avait entendues autrefois : « Que » personne ne se dispense de lire les » saintes Écritures ; quand la pauvreté » vous afflige, quand la mort de vos proches attriste votre cœur, quand les flèches de l'ennemi vous percent de toutes » parts, c'est alors qu'il faut chercher dans » ces saints oracles les armes qu'ils vous » fournissent pour votre défense (1). » Pharaïlde y avait puisé la seule consolation qu'elle pût goûter désormais : l'union à la volonté de Dieu. Mais cette patience même, cette résignation absolue, ce renoncement à tout le bonheur terrestre, faiblissaient alors qu'elle lisait la souffrance sur les traits amaigris de ses enfants, jadis si joyeux et si roses, et la détresse de ces créatures bien aimées était la lie la plus amère du calice de sa douleur. Alors, elle redoublait de prières et de veilles, et les voisins voyaient trembler jusqu'au jour la pâle étoile d'une lampe qui éclairait son nocturne travail. Mais un jour vint où ce travail si pauvre, si chétif, si insuffisant, lui échappa... Elle quitta, les mains vides, le marchand qui l'occupait, et distribua avec un soupir le dernier morceau de pain à ses enfants inquiets. Le rouet resta immobile, les enfants ne s'occupèrent plus à suivre le fuseau léger qui pirouettait en cadence ; Pharaïlde, après les avoir tendrement embrassés, sortit de nouveau et ne revint qu'au soir, plus lasse et plus abattue que jamais : ses démarches avaient été vaines, aucun travail n'avait été accordé à ses ardentes sollicitations. Elle

(1) Saint Jean Chrysostome.

pria et se releva plus calme, puis couchant ses enfants dans leurs pauvres berceaux, elle s'assit à leur chevet, en lisant la vie du Christ. Lorsqu'elle arriva à la Passion, ce tragique et sublime récit, elle tourna vers ses fils ses yeux pleins de larmes et s'écria : « O mon Dieu ! que votre mère a dû souffrir ! »

Au matin, les enfants se réveillèrent, et d'un accent timide ils demandèrent du pain. Pharaïlde, déchirée d'angoisses, les baïsa, les encouragea, et pour les distraire, s'efforçant de rappeler à sa mémoire les chansons et les contes de sa jeunesse, elle les leur disait d'une voix affaiblie. Les heures s'écoulaient toujours plus terribles ; les enfants ne parlaient plus, ne priaient plus, ne pleuraient plus... accablés d'une sombre torpeur, ils se serraient les uns contre les autres, et tournaient vers leur mère leurs regards éteints. Un affreux silence planait sur cette famille, qui semblait déjà enclose dans son sépulcre et oubliée à jamais des vivants. Pharaïlde, enfin, parut prendre une forte résolution.

Elle se leva, pâle, chancelante, rassembla ses fils dans une étreinte désespérée et leur dit :

« Chers enfants ! demeurez tranquilles, priez Dieu... je reviendrai bientôt, et peut-être rapporterai-je du pain.

— Oh ! oui ! mère, » s'écrièrent-ils, ranimés par ce mot ; nous avons si faim !

Arrivée au seuil, elle leva les mains vers le ciel : « Saints anges, murmura-t-elle, ne les quittez pas ! » et elle s'éloigna d'un pas débile.

Pharaïlde avait une sœur nommée Bertille, plus âgée qu'elle et mariée à un riche citoyen de la ville de Gand. Cette sœur avait ressenti pour elle, dès leur enfance commune, une haine farouche et inexplicable. Jeune, elle enviait à Pharaïlde sa fraîche et douce beauté ; plus tard, elle vit d'un œil jaloux son bonheur domestique, l'amour dont l'environnait son époux, et les respects que lui méritaient sa jus-

tice et sa charité. Les malheurs de la veuve de Sighebert ne purent attendre ce cœur cruel ; la misère de sa sœur humilia son orgueil, elle rougit en la voyant travailler comme une femme serve, et sa vanité blessée irrita encore son injuste haine. Pharaïlde n'avait opposé que patience et fraternel amour à cette implacable animosité ; plus d'une fois elle s'était souvenue de ces paroles, qui ne pouvaient émaner que d'un Dieu : « Si, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère, puis vous reviendrez offrir votre don (1). » Et elle avait supplié sa sœur, pour l'amour de Jésus-Christ, au nom de leur mère qui les avait également chéries, de lui accorder un regard d'amitié ; mais la douce rosée du ciel peut-elle fertiliser le rocher aride ? Bertille n'avait répondu que par des sarcasmes aux paroles de paix de sa sœur. Depuis longtemps Pharaïlde ne se souvenait de son ennemie que dans ses prières, et ce n'était que poussée par l'aiguillon de la plus extrême infortune, qu'elle pouvait se résoudre à l'implorer. Elle se rendait vers sa demeure, l'âme pleine de trouble et suppliant Dieu de lui dicter les paroles salutaires qui pouvaient arracher à la mort ses enfants. Enfin, elle aperçut le pignon de pierre et les hautes fenêtres de la maison qu'habitait Bertille ; elle recueillit ses esprits et monta avec peine l'escalier de granit qui menait vers une porte entr'ouverte. Elle la poussa et se vit dans une vaste salle, où Bertille, entourée de ses servantes, examinait les travaux du jour et donnait ses ordres pour ceux du lendemain.

Elle jeta un regard sur Pharaïlde, pâle, sous ses humbles vêtements, et lui dit d'une voix altière :

(1) Evangile selon saint Matthieu.

« Que veut cette mendiante ? Femme, ce n'est pas ici votre place ; retirez-vous, ou je vous fais chasser par mes valets.

— Ma sœur, c'est moi, dit la veuve, moi, Pharailde ; je viens à vous avec confiance, vous êtes mon seul espoir. Depuis hier je suis sans nourriture, et je viens vous demander un morceau de pain pour mes enfants et pour moi.

— Que ne travailles-tu ! suis-je donc obligée de te prendre à ma charge ?

— Ma sœur, le travail me manque. Depuis que Dieu m'a pris mon digne et cher mari, dans sa gloire, depuis que j'ai perdu, en un jour, mes biens et mon bonheur, mes mains ne sont pas restées oisives... J'ai nourri mes orphelins... mais maintenant, vous êtes mon unique refuge. Me refuserez-vous ? Refuserez-vous l'enfant de votre mère ? O ma sœur ! souvenez-vous que nous sommes nées du même sang ; que vous n'avez pas de plus proche parente que moi ; que je vous ai toujours aimée, et, si dans ma jeunesse je vous ai parfois offensée, daignez me le pardonner aujourd'hui et me rendre plus que la vie... la vie de mes enfants !

— N'est-ce pas assez que nous soyons humiliés chaque jour par la vue abjecte de ta misère ? Va-t'en ; il n'y a rien ici pour toi.

— Bertille, ma sœur, ne me chassez pas ainsi de votre maison, ne me faites pas expirer au seuil de votre porte ! Songez à vos enfants : vous riez quand ils s'asseyent à votre table abondante et bien servie ; vous avez le cœur rempli d'aise en les couchant sur un lit de plume. Les miens n'ont pas mangé depuis trois fois douze heures ; les miens sont couchés sur une poignée de paille... O Bertille ! faites pour moi ce que je ferais pour vous si vous étiez à ma place... Au nom de mes neveux, du pain ! du pain pour mes enfants ! »

Et l'infortunée tomba prosternée aux pieds de sa sœur. Bertille la regarda avec un sombre ricanement et lui dit :

« Il y a du pain, là, dans cette huche, mais il se changera en pierre avant que je te le donne. »

Pharailde comprit qu'il n'y avait plus rien à espérer ; elle se leva, marcha vers la porte, et pâle comme une ombre, car la vie se retirait d'elle :

« Que Dieu ne te punisse pas dans tes enfants, » dit-elle en étendant sa main vers Bertille.

Celle-ci demeura seule ; ses servantes, pleines d'effroi, s'étaient retirées.

Une certaine inquiétude, un sourd remords surgissaient dans son âme ; mais bientôt la haine et l'orgueil des damnés étouffèrent ce mouvement salutaire. Elle reprit ses occupations domestiques, et rappelant ses servantes, elle les fit travailler sous ses yeux, en les réprimandant avec sa dureté, sa violence coutumières. La porte s'ouvrit une seconde fois, et donna passage au maître de la maison, à Otto, le mari de Bertille. C'était un homme juste et craignant Dieu, qui, plus d'une fois, avait tenté, mais en vain, par de sages paroles et de pieux enseignements, de ramener sa femme à des sentiments de chrétienne et de sœur. Il revenait en ce moment d'un long voyage, à travers les fermes et les métairies que ses tenanciers nombreux occupaient sur les bords de la Lys et de l'Escaut.

« Salut, femme ! dit-il cordialement en s'approchant de Bertille.

— Monseigneur a-t-il fait un heureux voyage ?

— Oui, je reviens satisfait, et voici, ajouta-t-il en lui montrant un sac de cuir que cachaient les plis de son manteau, voici une forte somme que je te prie d'aller serrer. »

Disant ces mots, il s'approcha de la huche massive qui renfermait les provisions de la journée, et se versa un verre de vin. Il voulut y ajouter une tranche de pain, car il était las et affaibli ; mais à peine eut-il touché le pain de froment qui

reposait sur un plat ciselé, qu'il poussa un cri, et s'adressant à Bertille, d'un ton véhément et effrayé :

« Femme ! la colère de Dieu est sur notre maison... Venez et voyez ! »

Elle s'approcha, et vit avec une secrète horreur que le pain qu'elle avait refusé à Pharaïlde s'était, suivant ses paroles, changé en pierre. Il en avait la pesanteur et la dureté. Tremblante de cet effroi, qui est le seul remords des méchants, elle balbutia d'une voix incertaine :

« Je ne comprends rien à ce prodige. Et vous, mon mari ? »

Il la regarda sévèrement.

— Avez-vous refusé du pain à un pauvre ? dit-il enfin. Bertille, ne mentez pas, sur votre vie !

— Oui, à ma sœur Pharaïlde... elle est venue comme une mendiante... elle m'a implorée... et je l'ai chassée...

— Misérable ! s'écria Otto ; que maudit soit le jour qui m'a uni à toi !.. A l'heure où tu es entrée dans ma maison, la bénédiction en est sortie... Ecoute, reprit-il après quelques instants de silence, un moyen te reste pour rentrer en grâce devant moi : prends cette bourse, cours la porter à Pharaïlde, soulage tous ses besoins, implore à genoux son pardon, et puis, va confesser ton crime à un prêtre, et que le ciel t'accorde le repentir !... ne perds point de temps. »

L'accent d'Otto était si impératif, si absolu, que Bertille n'osa résister. Pleine de rage, car l'avarice et la haine habitaient ensemble les noires profondeurs de cette âme gangrenée, elle se mit en route vers la maison de sa sœur ; mais l'œil du juste juge la suivait ; l'oreille qu'on ne trompe pas entendait les sourdes malédictions de la fratricide. A mesure qu'elle poursuivait son chemin, le ciel, jusqu'alors pur et clair, s'emplissait de ténèbres épaisses.

L'armée des nuages accourait, et les éclairs brillaient, rapides et sinistres comme un glaive aigu dans la main d'un guerrier. Bertille touchait presque à la chaumière de Pharaïlde, quand le tonnerre, en formidables éclats, roula sur sa tête ; elle parut environnée de feux livides qui l'enlaçaient comme des serpents, et quand le peuple, frappé d'épouvante, fut accouru... il ne trouva qu'un corps noirci, réduit en cendres, consumé par la colère du Très-Haut. Au même instant le ciel redevint paisible, les blancs nuages argentèrent de nouveau son voile d'azur, et, comme lui, la justice divine, après avoir accompli ses desseins, reprit son cours immuable et sa majestueuse sérénité.

La foule, déjà instruite du prodige qui s'était accompli dans la maison d'Otto, se dirigea en masse vers la pauvre demeure de Pharaïlde. Des femmes accouraient, les unes portant des vases pleins de lait ou de vin ; les autres, des corbeilles remplies de viandes ou de gâteaux de froment. On ouvrit la porte... et l'on vit un triste et merveilleux spectacle : Pharaïlde était couchée sur le sol, entourée de ses trois enfants, qu'avec une dernière énergie elle avait rassemblés sur sa poitrine. Ils étaient tous morts ; mais de ces quatre cadavres s'élevait une telle lumière, s'exhalait une senteur si douce, que tous les assistants tombèrent à genoux et chantèrent à haute voix les louanges du Seigneur, qui punit et récompense, qui avait frappé Bertille au milieu de ses pensées maudites, et rassasié des biens célestes Pharaïlde et ses trois enfants (1).

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) Deux pétrifications, ayant la forme et l'apparence d'un pain de froment, se voient encore dans l'église de Saint-Nicolas, à Gand.

Prière d'Enfant.

A l'ange au regard bleu qui s'assied à ma droite,
Je dis : « Que faut-il faire en cette vie étroite ,
Au milieu des ennuis humains et des débats,
Pour que j'aie à mes pieds une route sans pierre ? »
Et l'ange me répond, sa bouche à ma paupière :
« Prier le jour, prier le soir, prier tout bas ! »

A l'ange dont le bras sur mon oreiller pose ,
Je dis : « Que faire encor pour que l'âme repose ,
Et traverse sans fiel la vie au bruit moqueur ,
Pour que de longs soucis mon front calme se joue ? »
Et l'ange me répond, sa bouche sur ma joue :
« Ouvrir la bourse, ouvrir la main, ouvrir le cœur. »

A l'ange mon gardien qui m'aime et me ressemble ,
Je dis : « Que faire encor pour que Dieu nous rassemble ,
Et qu'il ne brise pas nos cœurs par un adieu ,
Pour que toujours je t'aie au sommet de ma couche ? »
Et l'ange me répond, sa bouche sur ma bouche :
« Aimer ton père, aimer ta mère, aimer ton Dieu. »

A l'ange du Seigneur, dont l'œil pur me regarde ,
Je dis : « A toi toujours, à toi ma sainte garde !
Car ma bourse est au pauvre et l'aumône est ma loi ;
Car j'aime Dieu, mon père et ma mère, et je prie ! »
Et l'ange me répond avec sa voix chérie :
« Merci pour toi, merci pour Dieu, merci pour moi. »

Les Voyageuses, par HENRI CHEVREAU et LAURENT PICHAT.

Revue des Théâtres.

Paris à tous les diables, revue en cinq tableaux et à grand spectacle, par M. Clairville.

Il est d'usage pour quelques théâtres de donner dans le mois de décembre une revue de ce qui s'est passé de remarquable dans l'année; ces pièces sont ordinairement des critiques plutôt gaies et triviales que justes. Nous allons essayer de vous raconter celle-ci.

Le théâtre est fermé par un grand mur sur lequel est une affiche représentant le *Diable à Paris*, publication nouvelle que vous avez dû voir affichée et colportée partout.

Des coups de tonnerre se font entendre; Lucifer sort de terre portant le même costume que celui de l'affiche : un habit noir, une hotte et une lanterne à la main. Depuis deux mille ans, Proserpine, son épouse, lui a fait garder la chambre; il vient visiter les mortels. « On ne me reconnaîtra pas sous ce déguisement, dit-il, et je brûle de me voir aux prises avec ces badauds de Parisiens, que mes démons trouvent si futés. (Il aperçoit le tableau peint sur le mur.) Que vois-je ! mon portrait ! Qui est-ce qui s'est permis de m'attraper ? (Il lit l'affiche). Le *Diable à Paris* ! On sait que je suis à Paris ! — Qui a parlé de moi ? » dit en entrant un homme habillé en carte géographique, portant une ville sur sa tête, une ceinture formée de pièces de canon, et une horloge au bas de la taille, par derrière. « Quel est ce monsieur, demande Lucifer ? — Je suis Paris, répond-il; j'ai juré de me faire connaître. Achevez : les *Mystères de Paris*, *Paris la nuit*, les *Bohémiens de Paris*, *Paris voleur*, *Paris dans l'eau*, *Paris diabolique*, *Paris dans la comète*, les *étrangers à Paris*, les *Abus de Paris*, les *Rues de Paris*,

le *Diable à Paris* et *Paris à tous les diables*... Mais vous, quel est votre nom ? — Je suis le diable ! — Lequel ? — Lucifer. — Lequel ? — Mais il ne peut y avoir qu'un Lucifer. Voici mon passe-port, voilà ma griffe; Pluton et Satan sont mes petits noms. Je suis fils de Jupiter et de l'Aurore. — Vous êtes le fils de l'Aurore ? — Un jour que j'étais occupé à regarder naître maman, papa m'a foudroyé. Depuis, je demeure aux enfers, où je suis l'unique Lucifer. — L'unique ? dit Paris ; je proteste ! Jetez un coup d'œil sur nos affiches de théâtre. (A ce moment, sur le mur du fond, on lit en lettres rouges transparentes : *Robert le Diable*, *la Part du Diable*, *Satan ou le Diable à Paris*, *l'Autre part du Diable*, *les Premières armes du Diable*, *les Sept châteaux du Diable*, *les Trois péchés du Diable* et *les Mémoires du Diable*.) Lucifer, fâché de ce qu'on lui prend son nom et jusqu'à son physique, se propose de faire citer tous ces auteurs devant la police correctionnelle.

Diane chasserresse arrive en pleurant. « Je ne peux plus chasser, dit-elle; j'avais économisé 15 francs pour payer mon port d'armes, mais la préfecture me demande 30 francs, dans l'intérêt de la propagation des bêtes... comme s'il en manquait des bêtes ! » On entend de loin un air de chasse. « Les imprudents ! » s'écrie Diane chasserresse. Lucifer, animé par ce bruit, prend un fusil à piston, tire sur un pigeon, le fusil éclate, Lucifer tombe à la renverse et le pigeon aussi. « J'aurai tué un facteur, dit Lucifer se relevant; voyons sa dépêche. » En effet, le pigeon apportait de Londres une lettre qui annonçait l'invention du *télégraphe électrique*. L'air de chasse se rapproche, l'on voit défilier un régiment de lièvres, tambour et officier en tête; ils portent des fusils, font l'exercice comme de *vieux lapins* et se rangent sur deux lignes. Un ours entre, il porte un sabre, un chapeau à trois cornes, et tient un rouleau de papier : la

loi sur la chasse. « Un ours en garde champêtre !... mais c'est la *force armée* ! » s'écrie Lucifer. La troupe défilait ayant l'ours en tête, lorsqu'un des soldats qui était resté à jouer avec le fusil à piston, ajuste Lucifer, tire... à ce bruit le régiment de lièvres se sauve de tous côtés, un gendarme arrive, et Lucifer, accusé d'avoir chassé des lièvres, est forcé de payer l'amende.

L'orchestre se met à jouer la complainte du *Juif errant*. On voit venir un soldat de la vieille garde de l'empereur Napoléon (Dagobert), suivi d'un chien (Rabat-joie) et de la moitié d'un cheval (Jovial), sur lequel sont montées deux jeunes filles, sœurs jumelles (Rose et Blanche), tous personnages du *Juif errant*, roman que publie M. Eugène Sue dans le *Constitutionnel*. « La rue Saint-François, n° 3 ? » demande Dagobert. — Voici ! répond Paris, montrant une rue sur son costume. — Merci. — Ah ça, reprend Paris, votre cheval a donc perdu la tête ? — Hélas ! dit Rose. — J'allais le dire, ajoute Blanche. — C'est une mauvaise plaisanterie de la grande panthère noire de Java, reprend Dagobert ; un vieux gredin nommé Moroc leur avait ménagé un tête-à-tête, et Jovial y a laissé la sienne. — Hélas ! dit Rose. — J'allais le dire, ajoute Blanche. — Mais vous me faites causer, reprend Dagobert ; quelle heure est-il ? — Regardez à la Sorbonne, répond Paris se retournant. — Trois heures ! s'écrie Dagobert ; suivez-moi, mes enfants ! — Suivons-le, dit Rose. — J'allais le dire, ajoute Blanche. — La rue Saint-François, n° 3 ? » redemande Dagobert. Paris lui indique sur la droite, il sort par la gauche.

On entend une cloche ; c'est le signal du départ du chemin de fer *atmosphérique*. Paris et Lucifer vont prendre les wagons.

(Le théâtre représente la place du Carrousel ; son phare, espèce de lanterne, est allumé.)

Paris et Lucifer arrivent. Le diable

avoue que les chemins de fer sont plus effrayants que l'enfer. Il se moque de la lanterne qui, au lieu d'éclairer la place, est éclairée par les becs de gaz dont la place est entourée. « Prenez garde qu'elle ne vous entende ! lui dit Paris. — Allons donc ! répond Lucifer, vous voyez bien que c'est une *lanterne sourde*. »

Un point noir apparaît au ciel, c'est un ballon, il descend ; on voit M. Cervolant aux genoux de sa femme. « Le traître, dit-elle, après la lune de miel, sous prétexte qu'une femme doit suivre son mari partout, il m'a forcée de partager avec lui les périls d'une ascension à son bénéfice. Comme nous étions au troisième ciel, il m'a fait une querelle et je ne pouvais être secourue que par la *grande ourse*. » Cervolant promet à sa femme un *manteau lactière* sur les bénéfices de l'ascension, et le ballon, remontant, les emmène réconciliés.

Un bruit guerrier se fait entendre : trois jeunes filles portant un costume tricolore entrent et piquent en terre chacune un étendard, sur lequel on lit : *Isly, Tanger, Mogador*. « Quelles sont ces divinités ? » demande Lucifer. — Ce sont les enfants chéries de la France, répond Paris. — Vous voyez trois victoires, ajoute Mogador. — Je ne m'étonne plus si les Français sont amoureux de vous, dit galamment Lucifer. — Et la victoire est fidèle aux Français, répond Tanger. — Ce têtard de Muley (*mulet*) s'en souviendra, ajoute Isly ; il a perdu sa tente... (*satante*). — Ah ! oui, reprend Paris, sa tente à coucher (*accouchée*). — Elle était enceinte ? demande Lucifer ; — Enceinte de deux palissades, répond Isly. — Je comprends, ajoute Lucifer, le petit Muley était dans la tente (*l'attente*)... — Oui, dans l'attente d'une victoire qui s'est terminée par une déroute, ajoute Isly. — Moi, je suis venue la troisième, dit Mogador ; j'étais conduite par un prince, mon noble guide, un marin de cœur qui, pour prix de sa valeur, a demandé la grâce des vaincus. » L'orchestre joue encore la complainte du *Juif errant*,

Dagobert revient seul. « La rue Saint-François, n° 3 ? » demande-t-il encore. Paris lui indique une rue à gauche. « Merci ! » Il prend sur la droite. « La littérature de nos jours, la spéculation ! s'écrie Mogador, elle fait fuir la gloire... Venez ! mes sœurs.

— Place ! place ! » s'écrie le célèbre industriel Lingotini, Blagutini, di Pouffiardini, qui a découvert le mont Jahu, dans lequel sont enfouies douze statues des apôtres, en or, dont six en argent; pour déterminer ces statues, il a fondé un capital de 100 millions, et offre des actions à Lucifer. « Un moment, dit le diable; je veux voir les statues. — Ah ! si z'avais le moindre pé-tit sonnanboule ! s'écrie Lingotini. — Prenez Paris ! dit Lucifer, il doit être facile à endormir... mais commençons par faire venir la montagne. » On voit paraître une petite montagne sur laquelle est écrit *Mont Jobard*. Lingotini magnétise Paris qui s'endort. « Qué qué vi voyez, mon ami ? lui dit-il. — Trois trésors. » Quatre pots énormes sortent de la montagne, ils portent ces mots : *Trésor de la poitrine. — Trésor de la bouche — Elixir.* « Grâce au trésor de la poitrine, s'écrie Lingotini, z'ai guéri ma mère... morte... (la mer Morte) depouis dix ans. Grâce au trésor de la bouche, elle a conservé toutes ses dents... dans oune petite boîte. Qué qué vi voyez, mon ami Paris ? — Je vois une statue en bronze. — Ah ! la statoue dou grand Douquesne, qué les Dieppois, ses compatriotes, lui ont élevée. Qué qué vi voyez, mon ami Paris ? — Ah ! s'écrie Paris, se réveillant, j'en deviendraisourd !... un charivari dans la montagne ! — C'est lou festival monstre, dit Lingotini : trente-six mille quatre-vingt-quatorze mousiciens ! » (La montagne disparaît; on voit un orchestre tout dressé; chaque musicien a pour instrument : un joujou d'enfant, un petit violon, un petit tambour, une petite trompette, un mirilton, etc.) « Vous me faites l'effet d'être un fameux char-

latan, lui dit Lucifer. — Oun sarlatan ! s'écrie Lingotini, zé m'engagé par lé prodize dé mon élessir à faire entrer oun homme de six pieds dans lou goulot d'oune bouteille. — Un homme de six pieds ! s'écrie à son tour Lucifer étonné. — Oui, zé m'y engaze... pourvu qué la bouteille elle soit assez grande ! » Et Lingotini se sauve.

C'est le tour des pièces de théâtres de passer en revue. « Voici les *Sept châteaux du Diable*, annonce Paris. — Un diable qui a sept châteaux ! dit Lucifer avec envie, moi qui n'en ai pas un ! — C'est comme dans la pièce, » reprend Paris.

(Le théâtre change et représente un château fantastique.) Les sept Péchés viennent tour-à-tour tenter le diable, qui cède à chacun, et finit par se battre avec la colère.

Voici *Richard en Palestine*. « *Cerichard*, dit Paris, a dépensé cent mille francs pour ses *croisés* (croisées). — C'est de l'argent jeté par les fenêtres, reprend Lucifer.

Voici *Antibonne*. (Antigone.) Au lieu d'un vase de terre, Antigone porte sur l'épaule un gueux, espèce de chaufferette, et raconte comme quoi, voulant faire enterrer son frère, elle en fut empêchée et punie. Elle est interrompue par les chœurs qui viennent chanter tantôt : *Marie, trempe ton pain. — Vive, vive la mère Camus. — J'ai du bon tabac dans ma tabatière.* Comme je vous ai précisément rendu compte de ces pièces, vous pouvez juger, mesdemoiselles, si ces critiques sont justes.

Voici Pierrot, du théâtre des *Funambules*, qui, se voyant supplanté par les acteurs *tragiques* anglais, parce qu'on les trouve plus *drolés* que lui, s'est engagé dans leur troupe en qualité de fantôme et de prospectus. « Voyez, dit-il, j'ai des Anglais plein le dos. » Il se retourne... son dos est une affiche qui annonce les différentes pièces anglaises. Pierrot offre à Lucifer de jouer Hamlet, ce prince infortuné dont le père fut empoisonné par de

l'arsenic. « Mais l'arsenic n'existait pas, reprend Paris. — C'est pour cela qu'on l'a inventé, » remarque Lucifer. Pierrot joue, en anglais, la scène d'Hamlet et du fantôme... Mais bientôt on entend des cris joyeux et le refrain d'une contredanse à grand orchestre.

(Le théâtre change, il représente un jardin illuminé en verres de couleur.)

Une lutte s'élève entre les reines de deux bals publics; la reine Tintamarre jette le gant à sa rivale, Rose-Pompon. « Il est de la main gauche, dit celle-ci, précisément celui que j'ai perdu... je le ramasse! » Elles dansent; mais les avis étant partagés entre la muzurka échevelée et la mazurka gracieuse, Lucifer pose une couronne sur le front de chacune des deux reines. L'orchestre joue pour la troisième fois la complainte du *Juiferrant*, et l'éternel Dagobert revient redemander son éternelle rue Saint-François, n° 3. Puis chaque personnage de la pièce chante un couplet, terminé par un calembour... dont je vous ferai grâce.

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélange.

SUR LE SOIN A DONNER AUX ONGLES.

Les ongles sont les boucliers et les arc-boutants des doigts, car ils servent à les protéger, à leur donner de la force et de l'adresse pour saisir les plus petits objets.

La racine des ongles est blanche et forme une espèce de croissant. Pendant la vie les ongles poussent toujours; mais c'est une erreur populaire de croire qu'ils poussent après la mort, c'est la chair du bout des doigts qui se retire.

Chez les différents peuples, la mode s'est occupée de la forme et de la couleur des ongles. Les nègres de Guinée les lais-

sent croître comme un ornement et comme ayant été destinés pour prendre la poudre d'or. Les Romains se les faisaient couper par des mains artistes. Les Chinois et surtout les Chinoises les portent d'une longueur démesurée et terminés en pointe. Les femmes de l'Orient se les teignent avec le henné, espèce de troène dont le suc teint en aurore. D'après un vers de Molière, il paraît que les élégants du siècle de Louis XIV laissaient croître l'ongle de l'auriculaire. De nos jours les ongles doivent être longs, légèrement bombés, et de forme ovale; nos élégantes se les font couper par des manicures.

Pour faire la toilette de ses ongles, on se sert d'un petit outil (1) appelé lime à ongles; avec l'extrémité arrondie que l'on place sur l'ongle, on repousse la peau qui couvre la racine; quand cette peau est morte, on la coupe avec des ciseaux. Avec l'extrémité pointue, que l'on passe entre le bout de l'ongle et le bout du doigt, en ayant bien soin de ne pas détacher l'ongle, on enlève la poussière qui s'est introduite. Les deux côtés de cette lime sont creusés de manière à former deux rangs de dents; on prend la lime d'une main; l'ongle qu'on veut couper, on l'introduit entre ces dents et on la frotte dessus, tout autour, en donnant au bout de l'ongle une forme ovale, semblable à celle qu'il doit avoir à sa racine. Le dessus et le dessous de ce petit outil est une lime dont on se sert pour enlever la peau qui se durcit autour du bout des doigts, et surtout au bout de l'index de la main gauche, quand on a beaucoup cousu.

Dès qu'une de ces languettes de peau, nommées des envies, s'est détachée autour des ongles, on la coupe avec des ciseaux, et on baigne la chair vive avec un peu d'eau-de-vie mêlée d'eau; si la place de la chair vive est trop grande, on la couvre de taffetas d'Angleterre.

(1) Numéro 23, planche II.

Dans le cas où les ongles sont trop faibles, s'ils sont cassés ou ébranlés par quelque accident, voici le remède que l'on indique : une once d'huile d'amandes amères ; un drachme d'huile de tartre ; un peu d'essence de citron. Lorsque l'on a mélangé le tout ensemble, on s'en sert pour baigner les ongles des mains ; et, la nuit, on en met une compresse sur les ongles des pieds.

Si, à la suite d'un coup, on aperçoit du sang extravasé sous un ongle, on broie ensemble du sel et du plantain long, et on en fait un cataplasme que l'on applique sur l'ongle. L'eau de scabieuse, distillée, a aussi, dit-on, la propriété de dissoudre le sang extravasé.

Lorsque l'on a lavé ses mains avec de la pâte d'amandes, on frotte le bout de ses doigts dans la moitié d'un citron.

Pour les doigts carrés du bout, on fait faire en fer blanc, de la longueur de la première phalange, des espèces de dés ouverts des deux côtés, ayant un trou au bas, pour y passer un ruban. La nuit on entre les doigts dans ces petits dés, que l'on maintient autour du poignet par le ruban ; et, si l'on est petite fille, on peut espérer, étant demoiselle, d'avoir des doigts effilés et de jolis ongles, ce qui est un avantage fort remarquable et le signe de la distinction.

Correspondance.

Que nous serions à plaindre, ma chère, si un beau matin nous n'avions plus l'imprimerie, c'est-à-dire, si nous n'avions plus la presse pour nous voir apprendre ce qui se passe dans notre pays et dans tous les pays du monde ! car il nous est aussi nécessaire de savoir, que de manger, maintenant nous vivons double : par le corps et par l'esprit. Comme on se con-

sole d'habiter un lointain village, ou le petit coin d'un foyer parisien, quand le journal arrive, et nous fait participer, riches ou pauvres, au festin de l'intelligence ! C'est ce que je me disais en lisant le compte rendu de la réception de M. Saint-Marc Girardin à l'Académie, et du discours prononcé à cette occasion par M. Victor Hugo. Quelle noble et sainte mission il donne au *lettré* ! Mot nouveau qui à lui seul remplace admirablement une foule d'autres mots.

« En l'état où sont aujourd'hui les esprits, dit M. Victor Hugo, le lettré doit sa sympathie à tous les malaises individuels, sa pensée à tous les problèmes sociaux, son respect à toutes les énigmes religieuses. Il appartient à ceux qui souffrent, à ceux qui errent, à ceux qui cherchent. Il faut qu'il laisse aux uns un conseil, aux autres une solution, à tous une parole. S'il est fort, qu'il pèse et qu'il juge ; s'il est plus fort encore, qu'il examine et qu'il enseigne ; s'il est le plus grand de tous, qu'il console. Selon ce que vaut l'écrivain, la table où il s'accoude et d'où il parle aux intelligences est quelquefois un tribunal, quelquefois une chaire. Le talent est une magistrature ; le génie est un sacerdoce. »

« En devenant plus grands vous devenez meilleurs, ajoute-t-il en s'adressant au lettré ; par une sorte de double travail divin et mystérieux, il se trouve qu'en améliorant en vous ce qui pense, vous améliorez aussi ce qui aime.

« La hauteur des sentiments est en raison directe de la profondeur de l'intelligence. Le cœur et l'esprit sont les deux plateaux d'une balance. Plongez l'esprit dans l'étude, vous élevez le cœur dans les cieux. »

.... « Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, rapportez tout à Dieu. Que dans vos compositions, ainsi que dans la Création, tout commence à Dieu. Faites de cette grande Foi toute simple le fond, et comme le sol de toutes vos œuvres. Qu'on les sente marcher fermement sur ce terrain solide.

C'est Dieu, Dieu seul ! qui donne au génie ces profondes lueurs du vrai qui nous éblouissent. Sachez-le bien, penseurs ! depuis quatre mille ans qu'elle rêve, la sagesse n'a rien trouvé hors lui. Parce que, dans le sombre et inextricable réseau des philosophies inventées par l'homme vous voyez rayonner ça et là quelques vérités éternelles, gardez-vous d'en conclure qu'elles ont même origine, et que ces vérités sont nées de ces philosophies. Ce serait l'erreur de gens qui apercevraient les étoiles à travers des arbres, et qui s'imagineraient que ce sont là les fleurs de ces noirs rameaux ! »

Que ces choses sont belles et bien dites ! aussi, nous les comprenons, quoique nous ne soyons que de pauvres ignorantes !

J'y pense : au lieu de dire : un *homme de lettres*, ce qui donne plutôt l'idée d'un facteur de la poste ; un *écrivain*, car il écrit pour tout le monde ainsi que l'écrivain public ; un *poète*, il est fort souvent aussi un prosateur ; pourquoi ne dirions-nous pas un *lettré* ? et même, si l'occasion s'en présente, une *lettrée* ? ce féminin est gracieux à l'œil et à l'oreille... Tu es de mon avis, n'est-ce pas ? Voilà donc qui est convenu entre nous.

Mais il faut que je te ramène à nos travaux de femme, et je te prie de m'accorder toute ton intelligence.

Le n° 1 est un dessin de col que tu peux broder sur organdy, en points de chaînette, ou au crochet.

Le n° 2 est un dessin de manchette qui se brode de même.

Ce dessin s'exécute aussi sur belle mousseline. Tu le bâtis sur papier pour broder en points de cordonnet très-saillant : les tiges, les tortillons, les traits qui forment les feuilles, et les côtes de ces feuilles.

Si tu veux en faire un col plus riche, tu le débâtes et le montes sur un métier pour le broder au point d'armes, en couvrant alternativement le fond d'une feuille en

nœuds, et le fond d'une autre feuille en sablé.

Le n° 3 est un joli semé qui se brode au plumetis, sur mousseline ou jaconas, pour bonnets du matin.

Voici enfin le modèle de chemise que tu m'as demandé depuis si longtemps.

Je te prévien que ce modèle est pour une personne de taille ordinaire et que tu devras comparer les mesures de la chemise que je t'envoie, avec celles que tu veux remplacer, afin de constater les différences... si toutefois il y en a.

Pour six chemises, achète 18 mètres de madapolam à 1 fr. 25 centimes le mètre, 3 mètres de batiste à 6 fr. ; bien entendu que ces prix sont ceux de Paris et que les qualités sont celles que j'ai choisies pour mon frère. Tu laisses ces étoffes pliées comme les a pliées le marchand, tu les mets dans le fond d'une terrine, tu fais une forte eau de savon, tu la jettes encore chaude sur ces étoffes, tu couvres la terrine d'un linge et tu les laisses tremper vingt-quatre heures. Alors tu les retires, tu les suspend toutes pliées sur une corde ou sur un séchoir, et tu les retires avant qu'elles ne soient tout à fait sèches, afin de pouvoir les détirer et les replier bien également, en marquant les droits fils. Le savon resté dans les étoffes rendra plus facile l'action de coudre et l'aiguille glissera toute seule.

Ces modèles sont réduits au dixième. Les chiffres représentent la valeur en centimètres. Ceux qui sont à ta droite représentent les longueurs, ceux à ta gauche les largeurs.

Le n° 4 est la moitié du devant d'une chemise. Taille 6 morceaux de madapolam sur 86 centimètres de long ; le chiffre 43 indique la moitié de la largeur du devant de la chemise. (Je présume que le madapolam a 86 centimètres de large.) Lève sur le milieu de la poitrine un morceau long de 39 centimètres, large du haut de 24, et va en mourant jusqu'au bas, qui sera de 22 centimètres. A présent que tu connais

la valeur des chiffres, tu peux échancre toute seule l'entournure dont le bas commence au chiffre 19 au-dessous de 0, et diminuer le dessus de l'épaule, dont le biais est de 3 centimètres, ainsi que tu le vois par la ligne pointée qui indique ce chiffre au-dessous de 0.

Le n° 5 est la pièce de poitrine que tu couds à la place du morceau de madapolam que tu viens d'enlever. Cette pièce se taille en batiste; tu dois en faire trois dans la largeur de l'étoffe, si elle a 86 centimètres de large. Taille 6 morceaux sur le modèle n° 5. Ce modèle se taille haut de 39 centimètres et large de 29. Partage ainsi ce modèle dans sa longueur: déchire d'un côté 15 centimètres (ce sera le côté gauche de la chemise); il te restera 14 centimètres (ce sera le côté droit). Du côté gauche, à 8 millimètres du bord que tu as déchiré, tu tires un fil en long; 2 centimètres plus loin, tu tires de même un autre fil; 4 millimètres plus loin que le second fil tiré, tu replies en dessus ce bord, tu bâtis un ourlet (qui se trouvera large de 3 centimètres et 2 millimètres), et tu le couds, à points arrière, à la place du premier et du second fil tiré. Du côté droit, tu fais un simple ourlet large de 2 centimètres, cousu en dessous, à points de côté.

Si l'encolure de ce modèle n° 5 t'a paru trop large, tu vois pourquoi; c'est que les ourlets sont compris, et quand celui de gauche recouvrira celui de droite, cela te fera 5 centimètres de moins sur la largeur; au lieu de 29 centimètres, ce morceau n'en aura plus que 24. Il te faut 6 modèles n° 5.

Le n° 6 est une bande que tu tailles en batiste sur une longueur de 39 centimètres et sur une largeur de 4. A partir d'un des côtés, tu mesures 14 millimètres, tu tires un fil en long; à partir de l'autre côté, tu mesures 14 millimètres et tires encore un fil en long; tu rabas également en dessous les deux côtés de cette bande, de manière à ce qu'elle soit

double; 4 ou 5 millimètres après l'ourlet de gauche, ou de droite, tu bâtis cette bande sur la pièce de poitrine n° 5, où tu la couds par deux rangs de points arrière, à la place des deux fils tirés. Tu tailles encore sept bandes que tu prépares de même, et que tu couds de même: quatre de chaque côté du devant de cette pièce, en les séparant entre elles un peu plus du haut que du bas, à cause des 2 centimètres qui y sont de plus en largeur. Les deux bandes qui de chaque côté se rapprochent du bras, ne doivent être cousues que quand tu as cousu le modèle n° 5 à l'espace vide du modèle n° 4, ces deux bandes devant cacher les deux coutures, faites à l'endroit et par un simple point de côté. Il te faut 48 de ces bandes.

Le n° 7 est une bande que tu tailles en madapolam, dans le sens de la lisière. Cette bande, large de 2 centimètres, doit être longue de 27. (Il y a une erreur dans le chiffre de la planche.) Cette bande se coud d'un côté, à points arrière, au bas des bandes qui forment plis sur la poitrine, et, de l'autre côté, on y coud, à points de côté, les fronces du devant de la chemise. Pour doubler la bande précédente, tu en tailles une pareille et la couds à points de côté. Il te faut 12 de ces bandes.

Le n° 8 est une doublure qui se taille en madapolam, dans le sens du corps de la chemise et se place à l'envers, autour d'un des devants de l'entournure où elle se coud à points de côté. Tu tailles encore trois morceaux pareils, ce qui fait deux pour les devants, deux pour les derrières des entournures. Je te préviens que ce morceau n'est pas très-exact; il te faudra le rectifier en le plaçant sous l'entournure. Tu tailleras 24 modèles n° 8.

Le n° 9 est la moitié du derrière de la chemise. Taille 6 morceaux de madapolam, longs de 90 centimètres; les étoiles placées aux deux côtés du n° 4 et de ce n° 9, indiquent où le surjet qui les réunit doit s'arrêter pour faire place au petit gousset dont je te

fais grâce du modèle. Il faut 12 de ces goussets.

Le n° 10 est le côté droit de la pièce d'épaule. Il se taille en madapolam; le droit fil, qui va du chiffre 8 au chiffre 25, se taille dans le sens de la lisière; ce côté droit se réunit au côté gauche, au milieu dudos, par un point arrière. Il faut quatre morceaux pareils, deux servent de doublure. Le droit fil se coud à points arrière sur l'épaule du devant de la chemise et sur un pli et demi de la pièce de poitrine n° 5; le biais se coud à points arrière sur l'épaule du derrière de la chemise, depuis l'entournure jusqu'à l'étoile; le reste du dos de la chemise étant froncé, la pièce d'épaule se coud dessus à point de côté. Il te faut 24 modèles n° 10.

Le n° 11 est la moitié du col qui ne sert qu'à soutenir la chemise, il se taille en madapolam. Ce col est un peu plus large du haut du devant, afin de se conformer à la forme du cou. On le plie double, et, à l'envers, on coud ensemble les côtés du devant, puis on le retourne. On le coud à points arrière sur la pièce de poitrine et sur la pièce d'épaule, puis, en dessous, on bâtit sur ces pièces un ruban de fil blanc, large de 5 millimètres, on l'arrête solidement des deux bouts et, à points de côté; on rabat ce col en cousant à la fois le ruban et les pièces d'épaule et de poitrine. On fait ensuite à la gauche du col une ou deux boutonnères, et on coud à la droite un ou deux boutons de nacre. Il te faut 6 n° 11.

Le n° 12 est la moitié de la manche, elle se taille en madapolam. La pointe du haut est enlevée du bas, elle se réunit à cette manche par une couture rabattue; les coutures de la chemise se font de même et s'arrêtent à l'étoile où se place un tout petit gousset. La manche se fronce du bas à partir de l'étoile. Il est inutile de te dire qu'il te faut douze manches et douze goussets. L'étoile du haut ne sert à rien.

Le n° 13 est le dessus du poignet. Il se

taille, ainsi que sa doublure, en madapolam, dans le sens de la lisière; couds-les ensemble des deux bouts, à l'envers, par un point arrière; retourne ce poignet, place-le sur la manche, de manière à laisser 2 centimètres en dehors; couds-le à points arrière jusqu'à l'étoile du bas de la manche, et à points de côté sur les plis. La doublure se rabat à points de côté. Les boutons se placent du côté du pouce. Il faut 24 modèles n° 13.

Le n° 14 est une manchette; elle se taille double, en batiste, dans le sens de la lisière. Tu la couds à l'envers, du côté arrondi; tu la retournes, et, à l'endroit, à 4 millimètres du bord, tu fais un point arrière; le côté creusé, tu l'entres, de manière à laisser 2 centimètres en dehors, sous le dessus du poignet; tu couds, dessus, ce poignet à points arrière, puis à points de côté tu rabats la doublure du poignet sur la manchette. Il te faut 24 modèles n° 14.

Le n° 15 est une petite patte qui se taille double en madapolam, se coud à l'envers et se retourne. Au bas on fait une ou deux boutonnères, l'une au dessus de l'autre. Par le haut cette patte se coud au milieu du n° 7, et se boutonne au pantalon. Elle sert à tendre la chemise sur la poitrine.

Lorsque tu montes la manche, fronce-la de manière à ce que les plis se trouvent entre les deux étoiles de l'entournure du modèle n° 4, et observe les mêmes distances pour l'entournure du n° 9, de sorte que le dessus et le dessous de la manche n'aient pas de plis. L'entournure du n° 4 et celle du n° 9 se cousent à points arrière sur la manche, quand elle est unie, et à points de côté, quand elle est froncée. Prends du même ruban de fil blanc, large de 5 millimètres, bâtis-le sur l'envers de la manche, arrête-le solidement sous le bras, et rabats dessus la doublure des entournures, en cousant à la fois, à points de côté, ruban et manche.

Tu trouveras ces modèles à l'*Industrie parisienne*, rue Louis le Grand.

La difficulté d'une chemise, c'est l'échancrure du cou et la largeur de la pièce de poitrine. Je te conseillerai donc de faire essayer une chemise avant de coudre le dernier pli qui recouvre la couture joignant, près du bras, la pièce de poitrine à la chemise. Si tu réussis, sois fier ! car *une chemise sans défaut vaut seule un long poème*.

Sur la planche III je te donnerai différentes formes de faux cols que tu feras avec la batiste.

Les deux modèles qui suivent sont indiqués sans le large ourlet du bas et sans les petits ourlets du haut et des côtés.

Le n° 17 est la moitié du dos d'une chemisette qui se taille en mousseline. Fais un petit ourlet dans le haut, dans les côtés, et un large dans le bas.

Le n° 18 est la moitié du devant. Fais un petit ourlet dans le haut, dans les côtés et un large dans le bas.

Le n° 19 est la moitié d'une bande de mousseline, qui doit être en tout longue de 120 centimètres, ce sera celle du devant; tu en tailles une pareille, ce sera celle du dos. Réunis par un surjet ces deux bandes sur les deux épaules. Fauxourle et fronce ces deux bandes du haut et du bas.

Le n° 20 est la moitié de la longueur d'un entre-deux de dentelle, ou mieux, de mousseline brodée au plumetis. Tu réunis sur une épaule, par un surjet, les deux extrémités de cet entre-deux; au bas de cet entre-deux tu couds un des côtés des bandes n° 19. L'autre côté de ces bandes tu le couds au haut du devant et du dos. Au milieu du bas du devant tu ajoutes un morceau de mousseline, double, carré, qui s'attache avec une épingle, pour retenir cette chemisette. Sous le bras, on coud deux petits rubans qui se nouent pour la maintenir droite. Dans les ourlets du bas on passe un autre ruban qui se noue au bas de la taille.

Le n° 21 est cette chemisette que tu peux voir à l'*Industrie parisienne*, près le boulevard des Italiens.

Cette chemisette nous convient parfaitement en ce qu'elle dépasse la robe décolletée et nous couvre la poitrine et les épaules. La bande froncée se plisse à plis ronds.

Le n° 22 est une coiffure en velours ou en ruban de satin; elle se place à gauche. Achète, je suppose, 1 mètre de ruban de satin ponceau, large de 6 centimètres — un morceau de canetille de la couleur du ruban — du cordonnet de soie de cette couleur. Coupe trois morceaux de ruban longs de 8 centimètres chaque, trois longs de 12; plie par moitié, à l'envers, dans sa longueur, un de ces morceaux; à partir du milieu; réunis, d'un bout, ces deux moitiés par une couture à points devant, retourne à l'endroit ce petit capuchon; fais de même aux autres morceaux de ruban. Enfile du cordonnet dans une aiguille; au bas de ces espèces de feuilles forme deux plis plats qui se regardent, couds-les solidement. Prends la canetille, replie sur elle-même une des extrémités, à 2 centimètres de ce bout, couds une feuille de 8 centimètres, 1 centimètre plus bas, la seconde feuille pareille, 1 centimètre plus bas la troisième feuille, 2 centimètres plus bas couds une feuille longue de 12 centimètres, 1 centimètre plus bas la seconde feuille pareille, 1 centimètre plus bas la troisième feuille. Des 40 centimètres qui te restent formes-en trois boucles, garde de quoi faire un petit chou, couds ces boucles au milieu des feuilles et retourne en dedans le ruban qui termine le petit chou pour le coudre à l'envers sur la canetille. Replie du bas la canetille sur elle-même.

J'ai acheté ce modèle rue *Louis le Grand*, près le boulevard.

Le n° 23 est une guirlande formée d'une rose rouge et d'une rose rose, entrelacées d'un ruban bleu dont l'en-

vers est couleur bois. Le fond se fait jaune citron, noir ou blanc. Le canevas l'indique juste la largeur de cette bande, qui se coud ensuite au milieu de bandes de velours pour faire des chaises, des fauteuils, des coussins, des descentes de lit, ou pour entourer le velours qui couvre les tables rondes.

Le n° 24, ce sont les signes qui représentent les couleurs de cette tapisserie.

Ce dessin a été acheté à l'*Industrie parisienne*, où tu trouveras les plus belles laines et les plus jolis choix de bourses, sacs, plombs, étuis, cache-désordre, etc.

Le n° 26 est un rébus.

Mon Dieu ! comme le temps passe ! comme le papier se couvre ! Mais, pas de réflexions... cela prend du temps et du papier. Vite ! parlons toilette.

Pour les diners et les petites soirées de carême : Trois jupes de tulle espacées entre elles — corsage à pointe, lacé derrière — trois manches espacées entre elles — trois Berthes espacées entre elles, agrafées derrière et devant arrondies en mourant jusqu'au busc. — Là, un nœud dans le genre de la coiffure n° 22. — Sur la tête cette coiffure, — les cheveux en bandeaux ondulés.

Ou bien : Robe de mousseline — corsage à la Vierge — manches courtes, garnies d'un simple ourlet — autour du corsage, une bande de mousseline garnie d'un simple ourlet, haute de 10 centimètres, fauxourlée, froncée, et cousue autour du haut du corsage — cette garniture relevée en draperie sur les deux épaules, par deux nœuds de ruban — cheveux frisés en petits et longs tire-bouchons.

Ou bien encore : Robe de barège ou de mousseline de laine grise — corsage à pointe — Berthe en velours noir — manches longues en biais. — La coiffure n° 22, exécutée en velours noir. Tu me demandes des toilettes pour ta sœur qui est mariée ;

mais, ma chère, ces dames nous prennent notre simplicité, seulement elles y ajoutent bracelets en quantité, agrafes de diamants, cachemires, toutes choses que nous serions bien empêchées de leur prendre... D'ailleurs, elles ont le *Petit Courrier des Dames*, leur journal de modes; ce journal donne 84 gravures par an; tu vois que dans une famille on peut facilement se le partager... Adieu ! il faut enfin que je te quitte, et bien à regret... Ah ! j'oubliais le rébus.

Une ile — un nœud — le dieu fô — des pas — un ré — une veillée — un chat endormi.

EXPLICATION : *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.*

J. J.

Sphémérides.

1662. *Etablissement des carrosses publics à tant par heure ou par course.*

Les premières voitures destinées au service intérieur de la ville de Paris datent de 1650 et portaient le nom de *Carrosses à 5 sols*. En 1662, les fiacres leur succédèrent ; ce nom leur venait de l'image de saint Fiacre, placée au-dessus de la porte du loueur de ces nouvelles voitures.

Mosaïque.

La pensée n'est qu'un souffle ; mais ce souffle remue le monde.

Victor HUGO.

On demandait au grand Frédéric quel roi il craignait en Europe ; il répondit : « Le roi Voltaire. »

ren-
elles
rafes
oses
leur
Petit
l de
par
peut
faut
et...

des
chat

iller

pu-
ser-
t de
es à
édè-
e de
orte

s ce

quel
« Le

Salon de 1845.



Gravé par Dumouret.

Paris par Auguand.

CHARLES II FUGITIF.